

Conforme au programme du Ministère de l'Éducation Nationale

Français Tronc Commun



LIVRET DE L'ÉLÈVE

Apprentissage
actif



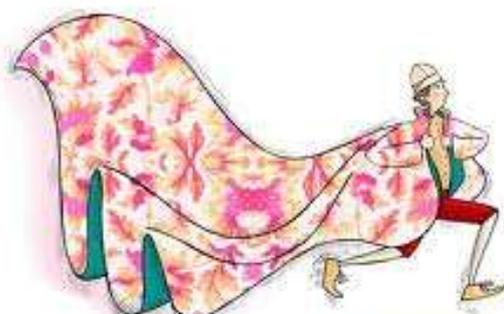
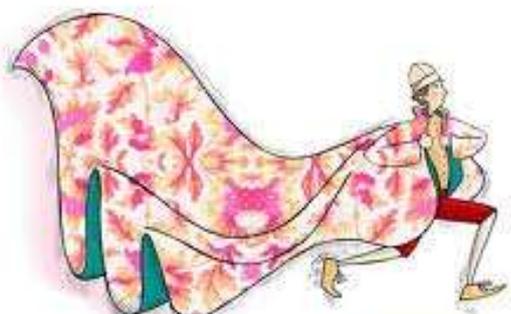
**La
réussite
pour tous**

FEVRIER 2021



LIVRET DE L'ÉLÈVE¹

Mode d'Enseignement par Alternance : Travail Autonome Encadré



¹ Ce travail est l'aboutissement d'un ensemble de formations dont a bénéficié le corps enseignant de la direction provinciale de Sidi Kacem.





Avant-propos

Chère/Cher élève,

Le présent livret est produit spécialement pour toi pour te soutenir dans ton travail autonome. Il est conçu pour un enseignement-apprentissage du français en situation d'alternance. Il favorisera ton apprentissage autonome et t'aidera à développer tes compétences. C'est un outil de travail ludique et rigoureux. Il va répondre à tes attentes et besoins. Motivant, il t'offrira des documents que tu consulteras afin d'en tirer profit.

Ce livret est réparti en quatre modules. Dans le premier, tu y découvriras les différents genres de discours et les différents types de textes. Dans le second, il sera question d'étudier la nouvelle réaliste : tu en dégageras structure et caractéristiques. Quant au troisième module, il s'ouvre sur la nouvelle fantastique, un genre particulier avec ses personnages, ses lieux et sa singularité. Le quatrième module traite le genre théâtral : une comédie Ballet. Tu seras en mesure de construire des compétences autour des spécificités de ce genre littéraire.

Les tâches proposées dans ce livret vont te permettre dans la séance 1 de t'entraîner à lire de manière articulée et expressive des textes pour renforcer ton appareil phonatoire, de comprendre leur sens, et d'étudier des faits de langue en contexte ; et dans la séance 2 de développer ton attention auditive pour améliorer la compréhension de l'oral, de maîtriser des capacités d'identification, d'analyse et de réaction face aux textes que tu seras amené à étudier.

Ce livret est interactif. Il favorise l'apprentissage autonome. Toutes les activités qui y sont proposées ont été conçues pour donner à l'acte d'apprendre une plus grande place. Les deux moments (*apprentissage autonome et pédagogie de contrat*) vont te permettre de te prendre en charge de façon responsable : les sites éducatifs qui y sont proposés t'aideront à atteindre cet objectif.

L'interactivité de ce livret fait de lui un outil flexible et riche. Il permet de renvoyer à des sites pédagogiques instructifs, qui offrent des ressources pédagogiques favorisant l'apprentissage autonome. Ton enseignant(e) reste à ta disposition pour t'aider à les consulter et à en tirer le maximum de bénéfices. N'hésite pas à demander son aide chaque fois que le besoin se présente.

Les auteurs





Sommaire :

Les types de textes et les genres de discours


Travail autonome (Durée : 12h = trois semaines)

- Etude de texte (4h)

Objectif: - Reconnaître les genres littéraires : roman, théâtre, poésie, autobiographie, essai.

Textes 1-5 **Les genres de discours.** **P:8**



- Etude de texte (2h)

Objectif: - Reconnaître deux types de textes : narratif/descriptif.

Textes 1-2 **– Les différents types de textes 1** **P:12**

- Réécriture 1 (2h)

Objectif: - Remplir un texte à trous : le vocabulaire du portrait. **P:14**

- Etude de texte (2h)

Objectif: - Reconnaître deux types de textes : argumentatif/prescriptif.

Textes 1-2 **– Les différents types de textes 2** **P:16**

- Réécriture 1 (2h)

Objectif: - Remplir un texte à trous : les liens logiques et les connecteurs d'organisation. **P:18**





Aux Champs

Travail autonome



(Durée : 18h = cinq semaines)

- Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour du sous-genre : nouvelle réaliste ; de l'auteur ; des personnages et leurs caractéristiques. **P:20**

- Etude de texte 1 (2h)

Objectif: - Etudier les caractéristiques du récit réaliste.

Texte 1

Deux familles de paysans pauvres

P:22

- Réécriture 1 (2h)

Objectif: - Transformer un récit au présent de la narration. **P:27**

- Etude de texte 2 (2h)

Objectif: - Identifier les dialogues et l'argumentation.

Texte 2

« - Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas ! »

P:28

- Réécriture 2 (2h)

Objectif: - Remplir un texte à trous : les adverbes de temps, de lieu et de manière, les adjectifs qualificatifs. **P:31**

- Etude de texte 3 (2h)

Objectif: - Identifier les dialogues et les organisateurs textuels, les connecteurs logiques et chronologiques.

Texte 3

Une bonne négociation

P:32

- Réécriture 3 (2h)

Objectif: - Transformer un dialogue : le discours familier, le discours soutenu. **P:35**

- Etude de texte 4 (2h)

Objectif: - Identifier la narration et la description.

Texte 4

Le retour de Jean

p:36

- Ecriture 1 (2h)

Objectif: - Ecrire un texte argumentatif. **P:39**





Le Chevalier double



Travail autonome

(Durée : 10h = trois semaines)

- Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour du sous-genre : nouvelle fantastique ; de l'auteur ; des personnages et leurs caractéristiques. P:44

- Etude de texte 1 (2h)

Objectif: - Identifier les caractéristiques du récit fantastique.

Texte 1

Une femme en pleurs

P:46

- Réécriture 1 (2h)

Objectif: - Ecrire un texte narratif. P:50

- Etude de texte 2 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage fantastique.

Texte 2

Une étoile rouge embarrassante

P:51

- Etude de texte 3 (2h)

Objectif: - Etudier le vocabulaire du fantastique.

Texte 3

Une traversée fabuleuse.

P:55





Le Bourgeois gentilhomme

| | | |
|-------------------------|---|-------------------------------------|
| Travail autonome |  | (Durée : 19h = six semaines) |
|-------------------------|---|-------------------------------------|

- Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour du sous-genre : comédie-ballet ; de l'auteur ; des personnages et leurs caractéristiques. **P:66**

- Etude de texte 1 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage à partir de ses paroles.

Texte 1 **Un drôle de personnage** **P:69**

- Etude de texte 2 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage à partir de ses gestes.

Texte 2 **Un drôle de bourgeois** **P:73**

- Jouer une scène comique 1 (5h)

Objectifs: - 1- S'exercer à lire le texte plusieurs fois à haute voix de manière articulée.
2- Garder un ton neutre pendant les lectures.
3- Dire son texte de mémoire et recommencer chaque fois que nécessaire. **P:77**

- Jouer une scène comique 2 (3h)

Objectifs: - 1- Faire ressortir les différents types de comiques: de caractère ; de situation ; de mots.
2- Mémoriser son texte.
3- Connaître le texte de son camarade. **P:79**

- Jouer une scène comique 3 (3h)

Objectifs: - 1- Jouer la scène mémorisée devant ses camarades
2- Evaluer la prestation des élèves comédiens. **P:81**

- Etude de texte 3 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage comique.

Texte 3 **« C'est une personne d'importance »** **P:83**





Module 1

Les types de textes et les genres de discours:
12h en travail autonome



Guide pédagogique : Cliquez  et 

Pédagogie de contrat 

Apprentissage autonome, je clique :  et 

- Ressources pédagogiques pour l'enseignant(e) : cliquez 





SÉQUENCE 1 (4H)

– Les genres de discours.

Etude de texte 1(4h)

Objectif: - Reconnaître les genres littéraires : roman, théâtre, poésie, autobiographie, essai.

Apprentissage autonome, je clique : **et**

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière expressive le corpus de 5 textes.

Tâche 2 Je remplis le tableau ci-dessous sachant que :

- le roman est un texte narratif écrit en prose.
- la pièce de théâtre se compose de discours directs introduits par des tirets ou par des guillemets. Elle est sous forme d'un dialogue, c'est-à-dire un échange verbal.
- le poème est écrit en vers et contient des strophes.
- l'autobiographie est un texte narratif écrit en prose. Le narrateur utilise « je ».
- l'essai contient une thèse, des arguments, des exemples et des verbes conjugués au présent.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter les paramètres de situation de communication : Quoi ? Qui ? Où ? Quand ? Pourquoi ? Comment ? à partir du corpus de 5 textes.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

| | |
|------------------|------------|
| Roman : | Texte n° : |
| Pièce de théâtre | Texte n° : |
| Poésie : | Texte n° : |
| Autobiographie : | Texte n° : |
| Essai : | Texte n° : |





Texte 1

Honoré de Balzac est un écrivain réaliste, c'est le fondateur du courant littéraire : le réalisme. En 1935, il écrit déjà un roman réaliste, Le Père Goriot...

Eugène de Rastignac **avait** un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle **dénotaient** le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il **était** ménager de ses habits, si les jours ordinaires il **achevait** d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il **pouvait** sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il **portait** une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'Étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Honoré de Balzac, Le Père Goriot, (1835) Partie 1

Texte 2

Ahmed Serfoui est un écrivain marocain d'expression française. Il témoigne à travers un roman autobiographique où il révèle une période importante de sa vie de six ans...

Dès notre arrivée nous **grimpâmes** sur une vaste estrade couverte de nattes. Après avoir payé soixante-quinze centimes à la caissière nous **commençâmes** notre déshabillage dans un tumulte de voix aiguës, un va-et-vient continu de femmes à moitié habillées, déballant de leurs énormes baluchons des caftans et des mansourias, des chemises et des pantalons, des haïks à glands de sois d'une éblouissante blancheur. Toutes ces femmes **parlaient** fort, **gesticulaient** avec passion, **poussaient** des hurlements inexplicables et injustifiés.

Je **retirai** mes vêtements et je **restai** tout bête, les mains sur le ventre, devant ma mère lancée dans une explication avec une amie de rencontre.



Ahmed Serfoui, La Boîte à merveilles (1954)



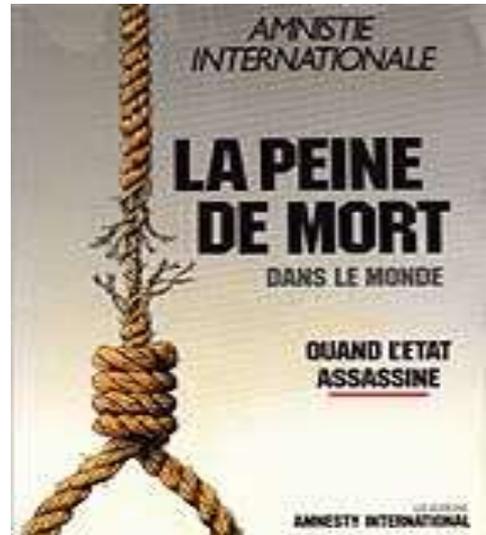


Texte 3

« Ceux qui jugent et qui condamnent... »

Dans cet essai, Victor Hugo est clair : la peine de mort est une condamnation absurde et sans fondement...

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort est nécessaire. D'abord, – parce qu'il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore. – S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpétuelle suffirait. À quoi bon la mort ? Vous objectez qu'on peut s'échapper d'une prison ? Faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries ? Pas de bourreau où le geôlier suffit.



Mais, reprend-on, – il faut que la société se venge, que la société punisse. – Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

Victor Hugo, Le Dernier jour d'un condamné – Préface (1832)

Texte 4

La Fontaine est un fabuliste. Il a choisi de critiquer les méfaits des humains à partir de la fable...

Une grenouille vit un bœuf

Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? Dites-moi. N'y suis-je point encore ?
- Nenni.- M'y voici donc ? - Point du tout. - M'y voilà ?
- Vous n'en approchez point. » La chétive péclore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sage :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
Tous petit prince a des ambassadeurs :
Tout marquis veut avoir des pages

La Fontaine, Fables, I, 3





Texte 5

Acte 5 Scène 5

Molière est le plus grand comique de tous les temps : il a écrit cette comédie pour, dit-il, changer la société en l'amusant.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE,...

Monsieur Jourdain. - Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile. - Comment, mon père, comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

Monsieur Jourdain. - Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

Lucile. - A moi, mon père ?

Monsieur Jourdain. - Oui, à vous : allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

Lucile. - Je ne veux point me marier.

Monsieur Jourdain. - Je le veux, moi qui suis votre père.

Lucile. - Je n'en ferai rien.

Monsieur Jourdain. - Ah ! Que de bruit ! Allons, vous dis-je. Ça votre main.

Lucile. - Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléante ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...

Reconnaissant Cléante. ...il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

Monsieur Jourdain. - Ah ! Je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

Molière, Le Bourgeois gentilhomme, (1670)

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





SÉQUENCE 2 (4H)

– Les différents types de textes 1

Etude de texte 2 (4h)

Objectif: - Reconnaître deux types de textes : narratif/descriptif.

Apprentissage autonome, je clique :  et 

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière expressive les deux textes 1 et 2 et je répons au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève les verbes au passé simple et je les classe selon leur groupe dans un tableau : texte 1

Tâche 3 Je relève les adjectifs qualificatifs et les champs lexicaux qui caractérisent le personnage et je les classe dans un tableau : texte 2

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

1- La narration : la succession des événements.

Texte 1

Ma mère remua dans son lit, toussa, soupira, finit par se mettre sur son séant. Elle se leva et ouvrit la fenêtre. La lumière m'éclaboussa les yeux et me fit mal.

Ahmed Sefrioui, La Boîte à merveilles (1954)

Tâche : - Je remplis le tableau suivant :

| Verbes au passé simple | Groupe 1 | Groupe 2 | Groupe 3 |
|------------------------|----------|----------|----------|
| | | | |





2- La description : le cas du portrait.

Texte 2

Eugène de Rastignac.

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'Etudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.



Honoré de Balzac, Le Père Goriot, (1835) Partie 1

Tâche : - Je remplis le tableau suivant :

| Le personnage | Adjectifs qualificatifs | Champs lexicaux |
|---------------------|-------------------------|-----------------|
| Eugène de Rastignac | | |

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique





Réécriture 1 (2h)

Objectif: - Remplir un texte à trous : le vocabulaire du portrait.

Apprentissage autonome, je clique : 

Tâches :

Tâche 1 Je classe correctement, dans des textes à trous, le vocabulaire du portrait : trouver des synonymes.

Tâche 2 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux

La tante de Delphine et Marinette

La tante Mélina était une très **vieille** et très **méchante** femme, qui avait une bouche sans dents et un menton plein de **barbe**. Quand les petites allaient la voir dans son village, elle ne se lassait pas de les **embrasser**, ce qui n'était pas très agréable, à cause de la barbe. La tante Mélina trouvait que ses deux petites nièces lui **ressemblaient** beaucoup.

La tante de Delphine et Marinette

La tante Mélina était une très et très femme, qui avait une bouche sans dents et un menton plein de

Quand les petites allaient la voir dans son village, elle ne se lassait pas de les ce qui n'était pas très agréable, à cause de la barbe. La tante Mélina trouvait que ses deux petites nièces luibeaucoup.

Marcel AYME, Les contes du chat perché

ARLEQUIN peintre en bâtiment

L'homme **vif**, **souple**, aux joues **vermeilles**, aux cheveux **roux** et **frisés**, était vêtu d'une sorte de collant composé d'une mosaïque de petits losanges bariolés. Il avait là toutes les couleurs de **l'arc-en-ciel**, plus quelques autres encore, mais aucun losange n'était blanc, ni noir.

ARLEQUIN peintre en bâtiment

L'homme, aux joues, aux cheveux et, était vêtu d'une sorte de collant composé d'une mosaïque de petits losanges bariolés. Il avait là toutes les couleurs de, plus quelques autres encore, mais aucun losange n'était blanc, ni noir.





Michel TOURNIER, Pierrot ou les secrets de la nuit

Tante Clarisse

Tante Clarisse avait alors passé de peu la soixantaine. Elle était petite et alerte. Ce qui frappait en elle, c'était sa taille et sa vivacité. Elle ne pouvait pas tenir en place. A peine assise, elle frémissait d'impatience et d'un bond se levait. Jamais au grand jamais, elle ne restait inactive. Elle s'inventait, malgré elle, mille petits travaux, qui la rendaient extrêmement nerveuse.

Tante Clarisse

Tante Clarisse avait alors passé de peu la Elle était et Ce qui frappait en elle, c'était sa et sa Elle ne pouvait pas tenir en place. A peine assise, elle frémissait d'impatience et d'un bond se levait. Jamais au grand jamais, elle ne restait Elle s'inventait, malgré elle, mille petits travaux, qui la rendaient extrêmement

Henri BOSCO

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





SÉQUENCE 3 (4H)

– Les différents types de textes 2

Etude de texte 3(2h)

Objectif: - Reconnaître deux types de textes : argumentatif/prescriptif.

Apprentissage autonome, je clique :

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière expressive les deux textes 3 et 4 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève la thèse ; les arguments ; les exemples ; les liens logiques et les connecteurs d'organisation. : texte 3

Tâche 3 Je relève l'impératif présent et les expressions de la recommandation: texte 4

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

3- L'argumentation : thème, thèse et arguments :

Texte 1

« Ceux qui jugent et qui condamnent... »

Dans cet essai, Victor Hugo est clair : la peine de mort est une condamnation absurde et sans fondement...

Ceux qui jugent et qui condamnent disent **la peine de mort nécessaire**. D'abord, – parce qu'il **importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore**. – S'il ne s'agissait que de cela, **la prison perpétuelle suffirait**. À quoi bon la mort ? Vous objectez **qu'on peut s'échapper d'une prison** ? Faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries ?

Pas de bourreau où le geôlier suffit. **Mais**, reprend-on, – **il faut que la société se venge, que la société punisse**. – Ni l'un, ni l'autre. **Se venger est de l'individu, punir est de Dieu**.

Victor Hugo, Le Dernier jour d'un condamné – Préface (1832)





Tâche : Je remplis le tableau suivant :

| | |
|---|---|
| - Le thème : | - |
| - La thèse : | - |
| - L'antithèse : | - |
| - Les arguments pour la peine de mort : | - |
| - Les arguments contre la peine de mort : | - |

4- L'injonction :

Texte 2

« Frappez sans pitié... »

Dans *Le Père Goriot*, Madame de Beauséant donne à son cousin M. de Rastignac des conseils/recommandations pour qu'il puisse réussir socialement...

Eh bien ! M. de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. (...) Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme les chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret !

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, (1835) Partie 1

Tâche : Je replis le tableau suivant :

| Verbes à l'impératif présent | Conseils |
|------------------------------|----------|
| | |

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique





Réécriture 2 (2h)

Objectif: - Remplir un texte à trous : les liens logiques et les connecteurs d'organisation.

Apprentissage autonome, je clique : ; ; et

Tâche :

Tâche : - Je classe correctement dans le texte à trous les liens logiques et les connecteurs d'organisation : **mais ; d'abord ; enfin ; en premier lieu ; parce que ; donc ; pour**

Texte

Protéger la nature.

Multiples sont les motifs que nous avons de protéger la nature. Et , en défendant la nature, l'homme défend l'homme : il satisfait à l'instinct de conservation de l'espèce. Les innombrables agressions dont il se rend coupable envers le milieu naturel, envers l'environnement, comme on prend coutume de le dire, ne vont pas sans avoir des conséquences funestes pour sa santé et pour l'intégrité de son patrimoine héréditaire. Protéger la nature, c'est , , accomplir une tâche d'hygiène planétaire. il y a, en outre, le point de vue des biologistes qui, soucieux de la natureelle-même, n'admettant pas que tant d'espèces vivantes -irremplaçables objets d'études- s'effacent de la faune et de la flore terrestre. , il y a ceux-là et ce sont les artistes, les poètes, et un peu tout le monde qui, simples amoureux de la nature, entendent la conserverils y voient un décor vivant et vivifiant, un refuge de paix et de vérité

Jean Rostand, préface de l'homme et la nature, d'Edouard Bonnefous, Hachette Editeur, DR.

Pédagogie de contrat

- Pour un supplément de ressources, je clique



- **Ecriture :** Pour s'exercer à produire des phrases simples, je clique et





Module 2

Aux Champs

Guy de Maupassant

18h en travail autonome



Guy de Maupassant (1850-1893)
Né au Château de Miromesnil le 05 août 1850
Décédé à Paris le 06 juillet 1893

Pour la lecture intégrale de la nouvelle, je clique

Pour le questionnaire de contrôle de lecture, je clique et

Pour lire la biographie de Guy de Maupassant, je clique



Guide pédagogique : Cliquez et

- Ressources pédagogiques pour l'enseignant(e) : Cliquez : ; ; et





SÉQUENCE 1 (4H)

Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour de l'auteur, du sous-genre : nouvelle réaliste ; des personnages et leurs caractéristiques.

Apprentissage autonome, pour la présentation de l'oeuvre, je clique ; et

Apprentissage autonome, pour lire la biographie de Guy de Maupassant, je clique ; et

- Tâches :**
- Tâche 1** - Je fais des recherches autour de la nouvelle réaliste : définition ; thèmes principaux ; exemples d'ouvrages ; auteurs.
 - Tâche 2** - Je classe les informations autour de la biographie de Guy de Maupassant dans un tableau.
 - Tâche 3** - Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques.
 - Tâche 4** - J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

1- Je classe les données autour de la biographie de Guy de Maupassant dans le tableau suivant :

| | | |
|-------------------|--------------------|---------------|
| Date de naissance | Etudes | Carrière |
| | | |
| Influence | Ouvrages | |
| | | |
| Moments de gloire | Problèmes de santé | Date de décès |
| | | |





2- Je précise les caractéristiques de la nouvelle réaliste en remplissant le tableau suivant :

| Définition | Thèmes principaux | Exemples d'ouvrages | Auteurs |
|------------|-------------------|---------------------|---------|
| | | | |

3- Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques :

| Personnages | Caractéristiques |
|-------------|------------------|
| | |



Giovanni Boldini (1842-1931)

- Pour la réponse aux questions autour des activités de recherches et de repérages, je clique





SÉQUENCE 2 (4H)

Etude de texte 1 (2h)

Objectif : – Etudier les caractéristiques du récit réaliste.

Apprentissage autonome, je clique :  ;  et 

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°1 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de verbes à l'imparfait de l'indicatif.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de la vie de voisinage: adverbes de temps, de lieu et de manière ; temps du récit au passé : l'imparfait de l'indicatif ; champs lexicaux

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 1

Deux familles de paysans pauvres.

Ce texte coïncide avec le début de l'histoire. C'est ce qu'on appelle communément « Incipit ». La présentation des personnages, le cadre spatio-temporel doivent y apparaître...

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans besognaient dur sur la terre inféconde pour élever leurs petits. Chaque ménage en avait quatre. Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans, et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages et, ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une ou l'autre maison.

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leurs têtes, se mêlaient sans cesse ; et,





TC APPRENTISSAGE AUTONOME



quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre mesure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pomme de terre et de grand air. A sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes.



CLAUDE MONET
"Cour de ferme en
Normandie"





Tâche 1 Je réponds au questionnaire de contrôle de lecture :

- 1- Le narrateur est : A- un personnage de l'histoire B- un être inconnu. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 2- L'histoire se passe dans : A- la ville B- la campagne. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 3- Les personnages sont : A- peu nombreux B- très nombreux. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 4- Je relève deux indicateurs de lieu. Le narrateur présente les lieux avec précision : Vrai/Faux. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 5- Il y a deux familles : les.....et lesJe complète les pointillées.
- 6- Les deux familles paysannes sont : pauvres. Vrai/Faux. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 7- Les enfants sont : heureux/malheureux. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 8- Le temps dominant est : A- l'imparfait B- le passé simple parce qu'il s'agit d' : A- une pause B- un sommaire C- une ellipse D- une scène. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 9- Les enfants mangent bien. Vrai/Faux. Je choisis et je justifie ma réponse.
- 10- Les deux familles paysannes sont heureuses. Vrai/Faux. Je choisis et je justifie ma réponse.



Louis Le Nain, Antoine Le Nain (d) , « Intérieur paysan »





Tâche 2 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de la vie de voisinage

❖ Deux chaumières côte à côte ou la nouvelle réaliste.

1- Compréhension : Je précise la petite ville qui se trouve à côté des deux chaumières. Je justifie ma réponse à partir du texte.

2- Compréhension : Je donne le nom de la station d'où vient la première des demeures. Je justifie ma réponse à partir du texte.

3- Vocabulaire : Je donne les termes qui remplacent le mot chaumière. (trois termes)

4- Conjugaison: a- Je détermine le temps dominant dans le texte. b- Je donne des exemples (six verbes) c- Je dis s'il s'agit d'une séquence narrative ou descriptive.

5- Grammaire: « ... les ménagères réunissaient leurs mioches ... » Le verbe souligné introduit : A- la répétition B- la durée C- les deux. Je choisis et je justifie ma réponse.

6- Vocabulaire : a- Je précise les termes qui remplacent le mot « enfants ». b- Je dis où ils passent leurs journées ? c- Je dis s'ils vont à l'école. Je justifie ma réponse à partir du texte.

7- Compréhension : Je dis si les deux familles sont riches. Je justifie ma réponse

❖ Deux familles campagnardes ou La structure narrative.

1- Compréhension : a- Je dis comment s'appellent les deux familles b- Je dis combien chaque famille a d'enfants. Je justifie ma réponse.

2- Compréhension : a- Je dis quand les deux mariages se sont produits. b- Je dis si les deux pères arrivent à reconnaître les noms de leurs enfants. Je justifie ma réponse.

3- Grammaire : a- Je précise la nature grammaticale du mot : « simultanément » ? b- Je relève du texte deux mots de la même famille grammaticale. c- Je précise comment ils sont formés. Je justifie ma réponse.

4- Grammaire : Je remplis le tableau suivant :

| Adjectifs épithètes | Adjectifs attributs |
|---------------------|---------------------|
| | |





5- Compréhension : a- Je dis en quoi les deux familles vivaient. b- Je dis si les deux familles vivaient à leur aise. Je justifie ma réponse.

6- Grammaire : Je précise l'étape du schéma narratif qui correspond à ce passage. A- la situation initiale B- la perturbation C- les péripéties D- la résolution E- la situation finale. Je choisis et je justifie ma réponse.

7- Figures de style : Je relève une comparaison du texte. b- Je remplace l'outil de comparaison par un équivalent.

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique  ;  et 



Louis Le Nain, Antoine Le Nain (d) Date, *Famille de paysans* 1642





Réécriture 1(2h)

Objectif: - Transformer un récit au présent de la narration.

Apprentissage autonome, je clique :  et 

Tâche : - Je transforme correctement au présent, un récit au passé.

Texte :

« Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle :

- Oh ! Regarde, Henri, ce tas d'enfants ! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière.

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

- Il faut que je les embrasse ! Oh ! Comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit.

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières. »

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





SÉQUENCE 3 (4H)

Etude de texte 2 (2h)

Objectif: - Identifier les dialogues et l'argumentation.

Apprentissage autonome, je clique :

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°2 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de l'adjectif qualificatif.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter le portrait moral de Mme Henri D'hubières : dialogue dans le récit ; temps simples et composés du mode de l'indicatif au passé ; adjectifs qualificatifs ; argumentation.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 2

« - Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas ! »

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans. Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe ; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante commença :

- Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas. Elle reprit haleine et continua.

- Nous n'avons pas d'enfants ; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... voulez-vous ?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda :

- Vous voulez nous prendre Charlot ? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint :

- Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre





mort, une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris ?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

- Vous voulez que j'vous vendions Charlot ? Ah ! mais non ; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère çà ! Ah ! mais non ! Ce serait abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia :

- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas !

- Des tranches de pain frottés parcimonieusement ou le dialogue.

1. **Compréhension** : Je réponds aux questions et je justifie ma réponse.

A- Madame Tuvache a accepté la demande de madame D'Hubières.

B- M. d'Hubières dit que Charlot ne reviendra jamais voir les Tuvache.

2. **Grammaire** : « Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas. Elle reprit haleine et continua. »

a- Il s'agit d'une séquence A- descriptive B- narrative. Je choisis la bonne réponse.

b- Les verbes sont conjugués au :..... Je remplis les pointillés. Je transforme les verbes au présent de la narration.

3. **Vocabulaire** : « ... qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. » Le mot souligné veut dire : A- aussitôt B- plus tard C- pendant longtemps.

Je choisis la bonne réponse.

4. **Grammaire** : « ... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon... »/« ... la connaissaient bien maintenant. »/« Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants... »/« ... il partagerait également avec eux. »

Je fais correspondre à partir des mots soulignés:

| Adverbes de manière | Adverbes de temps |
|---------------------|-------------------|
| | |

5. **Grammaire** : a- Je relève un discours direct du texte. b- Le discours direct est introduit par :..... Je continue les pointillés.





- « Ça travaillera dans qu'équ'z'ans et'éfant » ou l'argumentation.

1. Compréhension : Je réponds aux questions et je justifie ma réponse.

A- Monsieur Henri D'Hubières a essayé de convaincre les Tuvaches.

B- Monsieur Henri D'Hubières dit qu'il va donner une somme de vingt quatre mille francs à Charlot.

2. Conjugaison : « ... ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. » a- Je transforme les verbes soulignés à l'imparfait de l'indicatif. b- Il s'agit d'une séquence : A- narrative B- descriptive.

3. Grammaire : Je remplis le tableau suivant à partir des liens logiques soulignés dans le texte:

| Rapports logiques | La conséquence | La cause | L'opposition |
|-------------------|----------------|----------|--------------|
| Liens logiques | | | |

4. Vocabulaire : « L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête. » Le mot souligné veut dire : A- acquiesçait B- aimait C- frappait. Je choisis la bonne réponse.

5. Grammaire : A : « Mes braves gens... »/ B : « La fermière s'était levée, toute furieuse. » Je fais correspondre à partir des mots soulignés:

| Adjectif qualificatif attribut | Adjectif qualificatif épithète |
|--------------------------------|--------------------------------|
| | |

Pédagogie de contrat 
 - Pour un supplément de ressources, je clique 





Réécriture 2 (2h)

Objectif - Remplir un texte à trous : les adverbes de temps, de lieu et de manière, les adjectifs qualificatifs.

Tâche - Je classe correctement les adverbes de temps, de lieu et de manière, les adjectifs qualificatifs dans un texte à trous : **petit ; jeune ; stupéfaits ; seuls ; entrecoupée ; tremblante ; puis ; alors ; maintenant ; patiemment.**

Texte

«elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe ; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. la femme, d'une voix,commença :

Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre garçon...

Les campagnards, et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua.

- Nous n'avons pas d'enfants ; nous sommes, mon mari et moi... Nous le garderions... voulez-vous ? »

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





SÉQUENCE 4 (4H)

Etude de texte 3 (2h)

Objectif: - Identifier les dialogues et les organisateurs textuels, les connecteurs logiques et chronologiques.

Apprentissage autonome, je clique :  et 

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°3 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de connecteurs logiques et chronologiques.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de l'adoption : dialogue dans le récit ; niveaux de langue ; connecteurs logiques et chronologiques.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 3

Une bonne négociation.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants.

La femme enfin demanda :

- Qué qu'en dis, l'homme ? Il prononça d'un ton sentencieux :
- J'dis qu'c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

Le paysan demanda :

- C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l'notaire ?

M. d'Hubières répondait :

- Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit :





- Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit ; ça travaillera dans quequ'z'ans ct'éfant ; i nous faut cent vingt francs. Mme d'Hubières trépignant d'impatience, les accorda tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants.

❖ Des tranches de pain frottés parcimonieusement ou le dialogue.

1- Compréhension :

Je réponds à la question et je justifie ma réponse.

A- Les d'Hubières ont abandonné leur demande d'adoption.

B- Les Vallin ont refusé, au début.

C- C'est Mme d'hubières seule qui fait l'action.

D- Les Vallin acceptent parce qu'ils vont recevoir cent francs par mois.



2- Grammaire:

a- Je relève une séquence descriptive.

b- Je précise les temps des verbes.

c- Je dis ce que le narrateur décrit :

A- la pauvreté des Vallin. B- la joie de Mme d'hubières.

Je choisis la bonne réponse.

3- Grammaire: « ...qu'ils frottaient parcimonieusement... »

a- Je précise la nature grammaticale du mot souligné.

b- Je précise l'origine de ce mot.

c- Je relève d'autres adverbes du texte (un adverbe de manière et trois adverbes de temps) et je les classe dans le tableau suivant :

| Adverbes de manière | Adverbes de temps |
|---------------------|-------------------|
| | |

4- Grammaire:

a- Je relève un discours direct du texte.

b- Je précise les moyens qui permettent de l'introduire.

c- Je dis comment s'appelle un échange verbal entre deux ou plusieurs personnages.

5- Vocabulaire : « ...de précautions oratoires... »

Le mot souligné veut dire : A- prudence B- sincérité C- courage.

Je réponds à la question.





❖ « Ça travaillera dans qu'équ'z'ans ct'éfant » ou l'argumentation.

1- Compréhension : Je relève quatre arguments avancés par les D'hubières aux Vallin.

2- Conjugaison: « Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés. »

a- Je précise les temps des verbes soulignés.

b- Je transforme ces verbes au présent de la narration.

3- Vocabulaire : « Le maire et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants. »

Le mot souligné veut dire : A- d'obligation B- de plaisir C- de justice.

Je choisis la bonne réponse.

4- Grammaire: Je remplis le tableau suivant à partir du texte:

| Rapports logiques | Le but | La conséquence | La cause | L'opposition |
|-------------------|--------|----------------|----------|--------------|
| Liens logiques | | | | |

5- Grammaire: Je remplis le tableau suivant à partir du texte : deux exemples pour chaque adjectif.

| Adjectifs qualificatifs attributs | Adjectifs qualificatifs épithètes |
|-----------------------------------|-----------------------------------|
| | |

6- Vocabulaire : Je relève du texte les mots qui reprennent l'enfant : Jean. (Quatre mots)

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique 





Réécriture 3 (2h)

Objectif: - Transformer un dialogue : discours familier ; discours soutenu.

Tâche - Je transforme un dialogue en partant d'un discours familier vers un discours soutenu.

Texte

« La fermière s'était levée, toute furieuse. »

- Vous voulez que j'vous vendions Charlot ? Ah ! mais non ; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère çà ! Ah ! mais non ! Ce serait abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia :

- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas !

Alors ils firent une dernière tentative.

- Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à ...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole :

- C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez-vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis d'vouloir prendre un éfant comme ça !

Alors Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre :

- Mais l'autre petit n'est pas à vous ?

Le père Tuvache répondit :

- Non, c'est aux voisins ; vous pouvez y aller si vous voulez. »

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique





SÉQUENCE 5 (4H)

Etude de texte 4 (2h)

Objectif: - Identifier la narration et la description.

Apprentissage autonome, je clique : 

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°4 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de verbes conjugués à l'imparfait de l'indicatif.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de l'adoption : la narration et la description.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 4

Le retour de Jean.

« On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui criant, comme s'il eût compris : J't'ai pas vendu, mé, j't'ai pas vendu, mon p'tiot. J'vends pas m's éfants, mé. J'sieus pas riche, mais vend pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour des allusions grossières qui étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient : J'sais ben que c'était engageant, c'est égal, elle s'a conduite comme une bonne mère. On la citait ; et Charlot, qui prenait dix-huit ans, élevé dans cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades, parce qu'on ne l'avait pas vendu.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension. La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables, venait de là. Leur fils aîné partit au service. Le second mourut ; Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes qu'il avait. Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main





à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit : - C'est là, mon enfant, à la seconde maison. »

❖ Deux voisins fâchés ou la description.



1- Compréhension :

Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

- A- La mère Tuvache et la mère Vallin sont restées de bonnes voisines.
- B- Charlot se jugeait supérieur parce qu'on ne l'a pas vendu.
- C- La famille Vallin est restée misérable.
- D- Les habitants du village jugèrent la mère Tuvache comme une bonne mère.
- E- Jean a eu deux sœurs cadettes.

2- Grammaire:

- a- Je relève une séquence descriptive.
- b- Je précise les temps des verbes.

3- Vocabulaire : « la mère Tuvache les agonisait d'ignominies »

Le mot souligné veut dire : A- de hontes B- de reproches C- de moqueries.

Je choisis la bonne réponse.

4- Compréhension :

- a- Je donne la raison qui justifie la supériorité de la mère Tuvache.
- b- Je justifie ma réponse.

5- Figure de style: a- Je relève une comparaison du texte. b- Je remplis le tableau suivant :

| Le comparé | Le comparant | L'outil de la comparaison | Le point commun |
|------------|--------------|---------------------------|-----------------|
| | | | |

6- Grammaire: « La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables, venait... »

Je remplis le tableau suivant

| Adjectif qualificatif attribut | Adjectif qualificatif épithète |
|--------------------------------|--------------------------------|
| | |





❖ Une vie misérable ou **la narration**

1- Conjugaison : « Leur fils aîné partit au service. Le second mourut ; Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes ... »

a- Je dis s'il s'agit d'une séquence narrative ou descriptive. Je justifie ma réponse.

b- Je transforme les trois verbes soulignés au présent de la narration.

2- Compréhension : a- Je précise l'âge de Charlot aujourd'hui. b- Je justifie ma réponse.

3- Vocabulaire : « Charlot resta seul à peiner avec le vieux père... » Le mot souligné veut dire : A- travailler B- souffrir C- jubiler. Je choisis la bonne réponse.

4- Grammaire: a- Je relève un discours direct du texte. b- Je dis par quels moyens il est introduit.

5- Grammaire: a- Je relève trois adverbes de temps différents du texte. b- Je dis combien d'années sont passées depuis le départ de Jean : A- vingt et un ans B- dix-sept ans C- dix-huit ans. Je choisis la bonne réponse.

6- Grammaire: Je remplis le tableau suivant à partir du texte:

| Rapports | Le but | La conséquence | La cause |
|----------------|--------|----------------|----------|
| Liens logiques | | | |

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





Ecriture 1 (2h)

Objectif : - Ecrire un texte argumentatif. :

Apprentissage autonome, je clique : 

Tâche - Je compose un texte argumentatif en suivant les trois étapes proposées.

Etape 1 Je lis le texte ci-contre et je réponds à la question suivante :

Sujet : Qui a raison, est-ce les Tuvache qui ont refusé de donner leur enfant aux d'Hubières ou les Vallin qui ont accepté ?

Je justifie ma réponse en utilisant des arguments.

Etape 2 J'organise sous forme d'un tableau les arguments qui défendent la décision des Tuvache et les arguments qui défendent la décision des Vallin.

Etape 3 Je planifie mon travail en suivant le schéma

suivant :

1- Introduction

2- Développement en deux parties :

Partie A

Partie B

3- Conclusion



Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique  et 





AUX CHAMPS

A Octave Mirbeau

Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied d'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les deux paysans avaient besoin de dur sur la terre inféconde pour élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre. Devant les deux portes voisines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages et, ensuite les naissances, s'étaient produites à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison.

Les deux mères distinguaient à peine leurs produits dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse ; et, quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

La première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre masure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pomme de terre et de grand air. A sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes. Les enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, vernie par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant eux l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et trois oignons ; et toute la lignée mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait elle-même le petit. Un peu de viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour tous, et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant : "Je m'y ferais bien tous les jours"

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle :

- Oh ! regarde, Henri, ce tas d'enfants ! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière.

L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admirations qui étaient une douleur et presque un reproche pour lui.

La jeune femme reprit :

- Il faut que je les embrasse ! Oh ! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit.

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses.

Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua avec eux comme une gamine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe ; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante commença :

- Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi votre... votre petit garçon...

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua.

- Nous n'avons pas d'enfants ; nous sommes seuls, mon mari et moi... Nous le garderions... voulez-vous ?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda :

- Vous voulez nous prend'e Charlot ? Ah ben non, pour sûr.

Alors M. d'Hubières intervint :

- Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais s'il ne répondait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un notaire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort, une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris ?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

- Vous voulez que j'vous vendions Charlot ? Ah ! mais non ; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère çà ! Ah ! mais non ! Ce serait abomination.

L'homme ne disait rien, grave et réfléchi ; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia :





- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas !
Alors ils firent une dernière tentative.
- Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à ...

La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole :
- C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi... Allez-vous-en, et pi, que j'vous revoie point par ici. C'est i permis d'vouloir prendre un éfant comme ça !

Alors Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils étaient deux tout petits, et elle demanda à travers ses larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée, qui ne veut jamais attendre :

- Mais l'autre petit n'est pas à vous ?

Le père Tuvache répondit :

- Non, c'est aux voisins ; vous pouvez y aller si vous voulez.

Et il rentra dans sa maison, où retentissait la voix indignée de sa femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d'Hubières recommença ses propositions, mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires, d'astuce.

Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mais quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par mois, ils se considèrent, se consultant de l'oeil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin demanda :

- Qué qu't'en dis, l'homme ? Il prononça d'un ton sentencieux :

- J'dis qu'c'est point méprisable.

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

Le paysan demanda :

- C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l'notaire ?

M. d'Hubières répondit :

- Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit :

- Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit ; ça travaillera dans quéqu'z'ans ct'éfant ; i nous faut cent vingt francs.

Mme d'Hubières trépigant d'impatience, les accorda tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelé aussitôt, servirent de témoins complaisants.

Et le jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache sur leur porte, le regardaient partir muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean

Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui criant, comme s'il eût compris :

- J't'ai pas vendu, mé, j't'ai pas vendu, mon p'tiot. J'vends pas m's éfants, mé. J'sieus pas riche, mais vend pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour des allusions grossières qui étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient :

- J'sais ben que c'était engageant, c'est égal, elle s'a conduite comme une bonne mère.

On la citait ; et Charlot, qui prenait dix-huit ans, élevé dans cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait lui-même supérieur à ses camarades, parce qu'on ne l'avait pas vendu.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension. La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables, venait de là.

Leur fils aîné partit au service. Le second mourut ; Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nourrir la mère et deux autres soeurs cadettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs. La vieille dame lui dit :

- C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers ; le père, infirme, sommeillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit :

- Bonjour, papa ; bonjour maman.

Ils se dressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans son eau et balbutia :

- C'est-i té, m'n éfant ? C'est-i té, m'n éfant ?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant :
- "Bonjour, maman". Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais : "Te v'là-t'i revenu, Jean ?". Comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent tout de suite sortir le fieu dans le pays pour le montrer. On le conduisit chez le maire, chez l'adjoit, chez le curé, chez l'instituteur.





Charlot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper il dit aux vieux :

- Faut-i qu'vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin !

Sa mère répondit obstinément :

- J'voulions point vendre not' éfant !

Le père ne disait rien. Le fils reprit :

- C'est-i pas malheureux d'être sacrifié comme ça !

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux :

- Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé ?

Et le jeune homme, brutalement :

- Oui, j'vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants. Des parents comme vous, ça fait l'malheur des éfants. Qu'vous mériteriez que j'vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répandait la moitié :

- Tuez-vous donc pour élever d's éfants !

Alors le gars, rudement :

- J'aimerais mieux n'être point né que d'être c'que j'suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m'suis dit : "V'là c'que j'serais maintenant !".

Il se leva.

- Tenez, j'sens bien que je ferai mieux de n'pas rester ici, parce que j'vous le reprocherais du matin au soir, et que j'vous ferais une vie d'misère. Ca, voyez-vous, j'vous l'pardonnerai jamais !

Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

Il reprit :

- Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller chercher ma vie aut'part !

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria :

- Manants, va !

Et il disparut dans la nuit.



La Gouvernante, peinture de Jean Siméon Chardin, XVIII^e siècle.





Module 3

Le Chevalier double

10h en travail autonome



Né à Tarbes le 31 août 1811 et
Décédé à Neuilly-sur-Seine le 23 octobre 1872.

Pour lire la Biographie de Théophile Gautier, je clique et

[Qu'est-ce que le fantastique ?](#)

Pour la lecture intégrale de la nouvelle [Le Chevalier double](#), je clique et

Pour écouter la version intégrale de la nouvelle [Le Chevalier double](#), je clique et

Fiche de lecture :

Evaluation pronostique, je clique



Guide pédagogique : Cliquez et

- Ressources pédagogiques pour l'enseignant(e) : Cliquez : ; ; et





Séquence 1 (2h)

Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour du sous-genre : nouvelle fantastique ; de l'auteur ; des personnages et leurs caractéristiques.

Apprentissage autonome, pour la présentation de l'oeuvre, je clique ; et
Apprentissage autonome, pour lire la biographie de Théophile Gautier, je clique ; et

- Tâches :**
- Tâche 1** - Je fais des recherches autour de la nouvelle fantastique.
 - Tâche 2** - Je classe les informations autour de la biographie de Théophile Gautier dans un tableau.
 - Tâche 3**- Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques.
 - Tâche 4** - J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

1- Je classe les données autour de la biographie de Théophile Gautier dans le tableau suivant :

| | | |
|-------------------|----------|---------------|
| Date de naissance | Etudes | Carrière |
| | | |
| Journaliste | Ouvrages | |
| | | |
| Moments de gloire | Voyages | Date de décès |
| | | |





2- Je précise les caractéristiques de la nouvelle fantastique en remplissant le tableau suivant :

| Définition | Thèmes principaux | Exemples d'ouvrages | Auteurs |
|------------|-------------------|---------------------|---------|
| | | | |

3- Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques :

| Personnages | Caractéristiques |
|-------------|------------------|
| | |



- Pour la réponse aux questions autour des activités de recherches et de repérages, je clique





Séquence 2 (4h)

Etude de texte 1 (2h)

Objectif: - Identifier les caractéristiques du récit fantastique.

Apprentissage autonome, je clique ici  **et** 

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°1 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de comparatifs.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de l'étrange et du surnaturel (le secret d'Edwige): vocabulaire de l'étrange et du surnaturel ; champs lexicaux ; comparatifs.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 1

Une femme en pleurs.

« Qui rend donc la blonde Edwige si triste ? Que fait-elle assise à l'écart, le menton dans sa main et le coude au genou, plus morne que le désespoir, plus pâle que la statue d'albâtre qui pleure sur un tombeau ?

Du coin de sa paupière une grosse larme roule sur le duvet de sa joue, une seule, mais qui ne tarit jamais ; comme cette goutte d'eau qui suinte des voûtes du rocher et qui à la longue use le granite, cette seule larme, en tombant sans relâche de ses yeux sur son cœur, l'a percé et traversé à jour.

Edwige, blonde Edwige, ne croyez-vous plus à Jésus-Christ le doux Sauveur ? Doutez-vous de l'indulgence de la très sainte Vierge Marie ? Pourquoi portez-vous sans cesse à votre flanc vos petites mains diaphanes, amaigries et fluettes comme celles des Elfes et des Willis ?

Vous allez être mère ; c'était votre plus cher vœu ; votre noble époux, le comte Lodbrog, a promis un autel d'argent massif, un ciboire d'or fin à l'église de Saint-Euthbert si vous lui donniez un fils.





Hélas ! Hélas ! La pauvre Edwige a le cœur percé des sept glaives de la douleur ; un terrible secret pèse sur son âme. Il y a quelques moins, un étranger est venu au château ; il faisait un terrible temps cette nuit-là : les tours tremblaient dans leur charpente, les girouettes piaulaient, le feu rampait dans la cheminée, et le vent frappait à la vitre comme un importun qui veut entrer.»

Une femme en pleurs ou La mise en scène d'un personnage hanté.

1. Compréhension : a- Je dis comment s'appelle le personnage décrit au début du texte. b- Je dis par quels mots il est caractérisé. Je réponds aux deux questions.

2. Grammaire : a- Je donne la nature et la fonction du mot souligné dans la première phrase du texte. b- Je relève deux mots de la même nature grammaticale que ceux de la première ligne. c- Je dis s'ils ont la même fonction. d- Ils forment le champ lexical de : Je complète les pointillées.

3. Grammaire : a- Je précise le type de phrase dans les deux premières lignes. b- Je relève d'autres phrases du même type. c- Je dis qui parle dans les deux cas : A- un personnage de l'histoire B- un narrateur omniscient. Je justifie ma réponse.

4. Compréhension : Je remplis le tableau suivant à partir du texte en relevant des indicateurs de temps ; de lieu et les personnages :

| Indicateur de temps | Indicateur de lieu | Personnages |
|---------------------|--------------------|-------------|
| | | |

5. Compréhension : a- Je précise les mots qui ont une signification religieuse dans le passage. b- Je précise pourquoi le narrateur fait allusion (référence) à la religion : A- le personnage est hanté (ensorcelé) B- le personnage devrait faire confiance à Dieu contre les forces maléfiques C- le personnage a peur pour l'avenir de son enfant. Je justifie ma réponse.

6. Conjugaison : « ... cette goutte d'eau qui suinte des voûtes du rocher et qui à la longue use le granite... » a- Je donne le temps des deux verbes soulignés. b- Je précise leur valeur ? c- Je relève d'autres verbes de la même valeur.

7. Compréhension : Le comte Lodbrog a promis une récompense à l'église s'il aurait un « fils ». Je dis laquelle..





Le maître chanteur de la Bohême ou Les champs lexicaux.

1. **Compréhension** : Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

- A- L'étranger ressemble à un ange tombé.
- B- Il a un sourire effrayant.
- C- Il est resté plusieurs jours dans le château.
- D- La poésie que l'étranger chante, et son corbeau faisaient peur à l'héroïne.
- E- Le narrateur compare l'étranger à un tigre, à un serpent.

2. **Compréhension** : a- Je dis si le narrateur finit par donner les raisons des pleurs de l'héroïne.
 b- Je dis par quel indicateur temporel il fait un retour en arrière.

3. **Compréhension** : Je précise l'autre expression qui désigne « l'étranger ».

4. **Vocabulaire** : Je relève le champ lexical de la peur. (Six mots)

5. **Conjugaison** : a- Je précise le temps verbal qui introduit l'arrivée de « l'étranger ». b- Je dis si le narrateur l'a utilisé pour introduire une description ou une narration. c- Je relève des exemples.

6. **Figure de style** : a- Je relève quatre comparaisons exprimées de deux outils de comparaisons différents caractérisant l'héroïne.

b- Je remplis le tableau suivant :

| Comparés | Comparants | Outils de comparaison | Eléments de comparaison |
|----------|------------|-----------------------|-------------------------|
| | | | |





7. **Compréhension** : « Depuis ce jour, Edwige, la blonde Edwige ne fait que pleurer dans l'angle de la fenêtre. » Jusqu'à cette étape de l'histoire, je dis si le lecteur connaît la raison de la tristesse de l'héroïne. Je justifie ma réponse.

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





Ecriture 1 (2h)

Objectif: - Ecrire un texte narratif.

Tâche - Je compose un texte argumentatif en suivant les étapes proposées.

Sujet : As-tu déjà vécu une situation de peur ?

Dis dans quelles circonstances et quelles étaient tes réactions.

Sous forme d'un texte construit et structuré, raconte ce que tu as vécu et quels ont été tes sentiments, tes réactions.

Etapas :

- 1- Je lis et j'analyse les mots-clés.
- 2- J'utilise le champ lexical de la peur : terreur, crainte, affolement, panique, effroi, inquiétude, étrange...
- 3- Je rédige un petit texte narratif dans lequel je précise: les indicateurs spatio-temporels ; les circonstances qui ont provoqué mes sentiments de peur; ma décision finale...
- 4- Je développe le texte narratif en introduisant le champ lexical du fantastique.
- 5- Je corrige ma production en utilisant le code de correction présenté par l'enseignant(e).

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique  et 





Séquence 3 (4h)

Etude de texte 2 (2h)

Objectif : - Identifier le portrait d'un personnage fantastique.

Apprentissage autonome, je clique :

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°2 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples de verbes au passé simple.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de l'étrange et du surnaturel (la dualité d'Oluf) : vocabulaire de l'étrangeté et du surnaturel ; valeurs des temps du récit au passé : passé simple et imparfait de l'indicatif ; comparatifs.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 2

Une étoile rouge embarrassante.

Edwige donna au comte Lodbrog un bel enfant : « tout blanc et tout vermeil ». Cependant, il a le regard de l'étranger et semble né sous le signe de deux étoiles : la première verte symbolise le Bien, mais l'autre étoile rouge...

Le jeune Oluf est un enfant y a dans sa petite peau enfants d'un caractère comme un ange, un autre un diable, il mord le sein de sa d'ongles le visage de sa Le vieux comte Lodbrog, grise, dit qu'Oluf fera un bon belliqueuse. Le fait est qu'Oluf insupportable : tantôt il pleure, comme la lune, fantasque vient, s'arrête tout à coup sans ce qu'il avait entrepris et fait plus inquiète l'immobilité la plus il paraît converser avec un Quand on lui demande la cause dit que l'étoile rouge le



bien étrange : on dirait qu'il blanche et vermeille deux différent ; un jour il est bon jour il est méchant comme mère, et déchire à coup gouvernante.

souriant dans sa moustache soldat et qu'il a l'humeur est un petit drôle tantôt il rit ; il est capricieux comme une femme ; il va, motif apparent, abandonne succéder à la turbulence la absolue ; quoiqu'il soit seul, interlocuteur invisible ! de toutes ces agitations, il tourmente.





Oluf a bientôt quinze ans. Son caractère devient de plus en plus inexplicable; sa physionomie, quoique parfaitement belle, est d'une expression embarrassante; il est blond comme sa mère, avec tous les traits de la race du Nord; mais sous son front blanc comme la neige que n'a rayée encore ni le patin du chasseur ni maculée le pied de l'ours, et qui est bien le front de la race antique des Lodbrog, scintille entre deux paupières orangées un œil aux longs cils noirs, un œil de jais illuminé des fauves ardeurs de la passion italienne, un regard velouté, cruel et doux comme celui du maître chanteur de Bohême.

Comme les mois s'envolent, et plus vite encore les années ! Edwige repose maintenant sous les arches ténébreuses du caveau des Lodbrog, à côté du vieux comte, souriant, dans son cercueil, de ne pas voir son nom périr...

❖ Un enfant à double caractère ou l'étude du portrait.

1. **Compréhension** : Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

- A- Oluf est un enfant méchant.
- B- Le caractère d'Oluf n'inquiète pas son père le comte Lodbrog.
- C- Oluf est beau : il a les traits de la race du Nord.
- D- L'œil d'Oluf ressemble à celui du maître chanteur.

2. **Grammaire** : a- Je remplis le tableau suivant à partir du texte:

| Adjectifs épithètes qualifiant Oluf | Adjectifs attributs qualifiant Oluf |
|-------------------------------------|-------------------------------------|
| | |

b- Je dis si ces adjectifs sont favorables (valorisants) ou défavorables (dévalorisants). c- Je justifie ma réponse.

3. **Grammaire** : a- Je relève les complétives par « que ». b- Je dis s'il s'agit de phrases complexes.

4. **Conjugaison** : « Le jeune Oluf est un enfant bien étrange. » a- La valeur du verbe souligné est : A- présent de l'énonciation B- présent de vérité générale C- présent de la narration ? Je choisis la bonne réponse. b- Je relève des verbes de la même valeur.





5. **Compréhension** : Le narrateur sait tout sur son personnage. Je choisis le point de vue adopté : A- omniscient B- interne C- externe. Je justifie mon choix.

6. **Vocabulaire** : a- Je relève le champ lexical de la beauté. b- Je relève le champ lexical de la laideur. c- Je précise le personnage décrit. d- Je dis s'il s'agit d'une contradiction. Je justifie ma réponse.

7. **Compréhension** : Je remplis le tableau suivant :

| Comportements gentils d'Oluf | Comportements méchants d'Oluf |
|------------------------------|-------------------------------|
| | |





❖ Une étoile rouge embarrassante ou la comparaison de la dualité d’Oluf.

1. **Compréhension** : Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

A- L’Oluf parle avec lui-même car l’étoile verte le dérange.

B- La beauté d’Oluf contraste avec son œil.

C- Le temps a passé d’une grande vitesse depuis la naissance d’Oluf.

D- Le comte Lodbrog est mort triste à cause de son fils Oluf.

2. **Vocabulaire** : Je précise les mots qui s’opposent dans la phrase suivante : « ...fait succéder à la turbulence la plus inquiète l’immobilité la plus absolue... »

3. **Grammaire** : a- Je relève du texte deux passages descriptifs. b- Je dis ce que le narrateur décrit dans chaque cas : A- le portrait moral. B- le portrait physique C- les deux ? Je justifie ma réponse.

4. **Vocabulaire** : Je relève un synonyme au mot bizarre du texte.

5. **Grammaire** : Je relève les indicateurs de temps et je donne des équivalents.

6. **Figure de style** : a- Je relève les comparaisons valorisantes et les comparaisons dévalorisantes. b- Je remplis le tableau suivant :

| Comparés | Comparants | Outils de comparaison | Eléments de comparaison |
|----------|------------|-----------------------|-------------------------|
| | | | |

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 





Etude de texte 3 (2h)

Objectif : - Etudier le vocabulaire du fantastique.

Apprentissage autonome, je clique : ; ; et

Tâches :

Tâche 1 Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°3 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 Je relève des exemples du vocabulaire du fantastique.

Tâche 3 Je repère les outils langagiers servant à présenter la thématique de l'étrange et du surnaturel (le défi d'Oluf) : vocabulaire de l'étrange et du surnaturel ; valeurs des temps du récit au passé : passé simple et imparfait de l'indicatif.

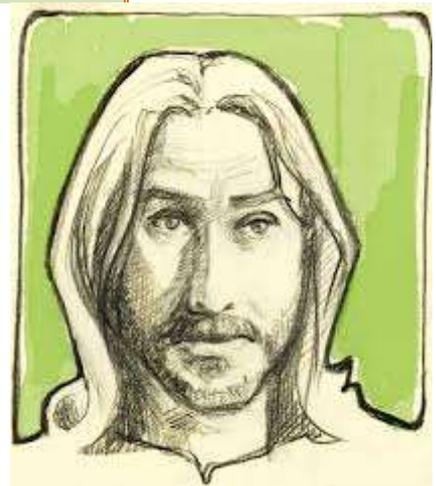
Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 3

Une traversée fabuleuse.

Le récit fantastique crée un climat d'inquiétude et de peur. C'est un univers qui n'obéit pas aux lois logiques du quotidien. Quels moyens le narrateur a-t-il employés pour rendre cette nouvelle fantastique ?

Oluf, sur son grand cheval à formes d'éléphant, dont il laboure les flancs à coups d'éperon, s'avance dans la campagne ; il traverse le lac, dont le froid n'a fait qu'un seul bloc de glace, où les poissons sont enchâssés, les nageoires étendues, comme des pétrifications dans la pâte du marbre ; les quatre fers du cheval, armés de crochets, mordent solidement la dure surface ; un brouillard, produit par sa sueur



et sa respiration, l'enveloppe et le suit ; on dirait qu'il galope dans un nuage ; les deux chiens, Murg et Fenris, soufflent, de chaque côté de leur maître, par leurs naseaux sanglants, de longs jets de fumée comme des animaux fabuleux.

Voici le bois de sapins ; pareils à des spectres, ils étendent leurs bras appesantis





chargés de nappes blanches ; le poids de la neige *courbe* les plus jeunes et les plus flexibles : on dirait une suite d'arceaux d'argent. La noire terreur *habite* dans cette forêt, où les rochers *affectent* des formes monstrueuses, où chaque arbre, avec ses racines, *semble* couvrir à ses pieds un nid de dragons engourdis. Mais Oluf ne *connaît* pas la terreur.

Le chemin *se resserre* de plus en plus, les sapins *croisent* inextricablement leurs branches lamentables ; à peine de rares éclaircies *permettent*-elles de voir la chaîne de collines neigeuses qui *se détachent* en blanches ondulations sur le ciel noir et terne.

Heureusement Mopse *est* un vigoureux coursier qui porterait sans plier Odin le gigantesque ; nul obstacle ne l'*arrête* ; il *saute* par-dessus les rochers, il *enjambe* les fondrières, et de temps en temps il *arrache* aux cailloux que son sabot *heurte* sous la neige une aigrette d'étincelles aussitôt éteintes.

« Allons, Mopse, courage ! Tu n'as plus à traverser que la petite plaine et le bois de bouleaux ; une jolie main caressera ton col satiné, et dans une écurie bien chaude tu mangeras de l'orge mondée et de l'avoine à pleine mesure. »

❖ Une traversée fabuleuse ou le vocabulaire du fantastique.

1. **Compréhension** : Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

A- Oluf est accompagné de son cheval Fenris et de ses deux chiens Murg et Mopse.

B- Oluf se trouve dans la montagne.

C- Le lieu où se trouve Oluf fait peur.

D- Oluf parle avec son chien Mopse.

2. **Grammaire** : Je remplis le tableau suivant (six indicateurs de lieu).

| Les indicateurs de lieu | |
|-------------------------|--|
| | |
| | |
| | |





3. **Conjugaison** : a- Le récit est-il mené au présent ou au passé ? b- Je justifie ma réponse en relevant des exemples.
4. **Vocabulaire** : Je relève le champ lexical de la peur (six mots).
5. **Grammaire** : « ...l'*enveloppe* et le *suit*. » Quel est le sujet des deux verbes en italique ? Je réponds à la question.
6. **Grammaire** : a- Relevez quatre adverbes de manière. b- Quelle est leur classe grammaticale d'origine ? c- Comment appelle-t-on le changement d'une catégorie grammaticale à une autre ? Je réponds aux questions.
7. **Conjugaison** : « Le chemin *se resserre* de plus en plus, les sapins *croisent* inextricablement leurs branches lamentables. » a- Ce passage est-il narratif ou descriptif ? b- Pour avoir un récit au passé, doit-on donc transformer les verbes au passé simple ou à l'imparfait ? c- Je réponds aux questions et je transforme le passage au temps qui convient pour avoir un récit au passé.





❖ Des animaux mythiques ou les images et les hyperboles.

1. **Compréhension** : Je réponds par vrai ou faux et je justifie mes réponses.

A- Les deux chiens d’Oluf sont décrits par le narrateur comme des êtres fabuleux.

B- Le cheval d’Oluf est très léger.

C- Oluf passe par une forêt au bois de sapins.

D- Brenda, l’amour d’Oluf va donner de l’orge à son cheval.

2. **Figure de style** : Je relève les comparaisons du texte et je remplis le tableau suivant : (Trois comparaisons)

| Le comparé | Le comparant | L’outil de comparaison | L’élément de comparaison |
|------------|--------------|------------------------|--------------------------|
| | | | |
| | | | |
| | | | |

3. **Compréhension** : Je dis à quoi le narrateur compare le cheval d’Oluf. Je justifie ma réponse à partir du texte.

4. **Grammaire** : a- Je relève et je classe sous forme d’un tableau les adjectifs qualifiant les trois animaux d’Oluf. b- Je dis si la description est valorisante.

| Les adjectifs | Mopse | Murg et Fenris |
|---------------|-------|----------------|
| | | |





5. **Conjugaison** : «... il *saute* par-dessus les rochers, il *enjambe* les fondrières, et de temps en temps il *arrache* aux cailloux que son sabot *heurte* sous la neige une aigrette d'étincelles aussitôt éteintes. » a- Je transforme les verbes en italique au passé simple. b- Je dis s'il s'agit d'une séquence: A- descriptive B- narrative. Je choisis la bonne réponse. c- Les actions sont présentées de manière : A- successive B- simultanée. Je choisis la bonne réponse

6. **Figure de style** : L'hyperbole est une figure d'amplification qui a tendance à exagérer les choses. Je relève quatre hyperboles du texte.

7. **Grammaire** : a- Je relève un discours direct. b- Je précise à qui s'adresse Oluf. c- Je dis pourquoi. d- Je dis ce que cela montre du caractère d'Oluf.

8. **Conjugaison** : « Heureusement Mopse *est* un vigoureux coursier » a- Je précise la valeur du verbe en italique. b- Je relève un autre exemple du texte.

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique  ;  et 





Théophile Gautier Le Chevalier double

Qui rend donc la blonde Edwige si triste ? que fait-elle assise à l'écart, le menton dans sa main et le coude au genou, plus morne que le désespoir, plus pâle que la statue d'albâtre qui pleure sur un tombeau ?

Du coin de sa paupière une grosse larme roule sur le duvet de sa joue, une seule, mais qui ne tarit jamais ; comme cette goutte d'eau qui suinte des voûtes du rocher et qui à la longue use le granit, cette seule larme, en tombant sans relâche de ses yeux sur son cœur, l'a percé et traversé à jour.

Edwige, blonde Edwige, ne croyez-vous plus à Jésus-Christ le doux Sauveur ? doutez-vous de l'indulgence de la très sainte Vierge Marie ? Pourquoi portez-vous sans cesse à votre flanc vos petites mains diaphanes, amaigries et fluettes comme celles des Elfes et des Willis ? Vous allez être mère ; c'était votre plus cher vœu ; votre noble époux, le comte Lodbrog, a promis un autel d'argent massif, un ciboire d'or fin à l'église de Saint-Euthbert si vous lui donniez un fils.

Hélas ! Hélas ! la pauvre Edwige a le cœur percé des sept glaives de la douleur ; un terrible secret pèse sur son âme. Il y a quelque mois, un étranger est venu au château ; il faisait un terrible temps cette nuit-là : les tours tremblaient dans leur charpente, les girouettes piaulaient, le feu rampait dans la cheminée, et le vent frappait à la vitre comme un importun qui veut entrer.

L'étranger était beau comme un ange, mais comme un ange tombé ; il souriait doucement et regardait doucement, et pourtant ce regard et ce sourire vous glaçaient de terreur et vous inspiraient l'effroi qu'on éprouve en se penchant sur un abîme. Une grâce scélérate, une langueur perfide comme celle du tigre qui guette sa proie, accompagnaient tous ses mouvements ; il charmait à la façon du serpent qui fascine l'oiseau.

Cet étranger était un maître chanteur ; son teint bruni montrait qu'il avait vu d'autres cieux ; il disait venir du fond de la Bohême, et demandait l'hospitalité pour cette nuit-là seulement.

Il resta cette nuit, et encore d'autres jours et encore

d'autres nuits, car la tempête ne pouvait s'apaiser, et le vieux château s'agitait sur ses fondements comme si la rafale eût voulu le déraciner et faire tomber sa couronne de créneaux dans les eaux écumeuses du torrent.

Pour charmer le temps, il chantait d'étranges poésies qui troublaient le cœur et donnaient des idées furieuses, tout le temps qu'il chantait, un corbeau noir vernissé, luisant comme le jais, se tenait sur son épaule ; il battait la mesure avec son bec d'ébène, et semblait applaudir en secouant ses ailes. — Edwige pâlisait, pâlisait comme les lis du clair de lune ; Edwige rougissait, rougissait comme les roses de l'aurore, et se laissait aller en arrière dans son grand fauteuil, languissante, à demi morte, enivrée comme si elle avait respiré le parfum fatal de ces fleurs qui font mourir.

Enfin le maître chanteur put partir ; un petit sourire bleu venait de déridier la face du ciel. Depuis ce jour, Edwige, la blonde Edwige ne fait que pleurer dans l'angle de la fenêtre.

Edwige est mère ; elle a un bel enfant tout blanc et tout vermeil. — Le vieux comte Lodbrog a commandé au fondeur l'autel d'argent massif, et il a donné mille pièces d'or à l'orfèvre dans une bourse de peau de renne pour fabriquer le ciboire ; il sera large et lourd, et tiendra une grande mesure de vin. Le prêtre qui le videra pourra dire qu'il est un bon buveur.

L'enfant est tout blanc et tout vermeil, mais il a le regard noir de l'étranger : sa mère l'a bien vu. Ah ! Pauvre Edwige ! Pourquoi avez-vous tant regardé l'étranger avec sa harpe et son corbeau ?...

Le chapelain ondoie l'enfant ; — on lui donne le nom d'Oluf, un bien beau nom ! — Le mire monte sur la plus haute tour pour lui tirer l'horoscope.

Le temps était clair et froid : comme une mâchoire de loup cervier aux dents aiguës et blanches, une découpe de montagnes couvertes de neiges mordait le bord de la robe du ciel ; les étoiles larges et pâles brillaient dans la crudité bleue de la nuit comme des soleils d'argent.





Le mire prend la hauteur, remarque l'année, le jour et la minute ; il fait de longs calculs en encre rouge sur un long parchemin tout constellé de signes cabalistiques ; il rentre dans son cabinet, et remonte sur la plate-forme, il ne s'est pourtant pas trompé dans ses supputations, son thème de nativité est juste comme un trébuchet à peser les pierres fines ; cependant il recommence : il n'a pas fait d'erreur.

Le petit comte Oluf a une étoile double, une verte et une rouge, verte comme l'espérance, rouge comme l'enfer ; l'une favorable, l'autre désastreuse. Cela s'est-il jamais vu qu'un enfant ait une étoile double ?

Avec un air grave et compassé le mire rentre dans la chambre de l'accouchée et dit, en passant sa main osseuse dans les flots de sa grande barbe de mage :

« Comtesse Edwige, et vous, comte Lodbrog, deux influences ont présidé à la naissance d'Oluf, votre précieux fils : l'une bonne, l'autre mauvaise ; c'est pourquoi il a une étoile verte et une étoile rouge. Il est soumis à un double ascendant ; il sera très heureux ou très malheureux, je ne sais lequel ; peut-être tous les deux à la fois. »

Le comte Lodbrog répondit au mire : « L'étoile verte l'emportera. » Mais Edwige craignait dans son cœur de mère que ce ne fût la rouge. Elle remit son menton dans sa main, son coude sur son genou, et recommença à pleurer dans le coin de la fenêtre. Après avoir allaité son enfant, son unique occupation était de regarder à travers la vitre la neige descendre en flocons drus et pressés, comme si l'on eût plumé là-haut les ailes blanches de tous les anges et de tous les chérubins.

De temps en temps un corbeau passait devant la vitre, croassant et secouant cette poussière argentée. Cela faisait penser Edwige au corbeau singulier qui se tenait toujours sur l'épaule de l'étranger au doux regard de tigre, au charmant sourire de vipère. Et ses larmes tombaient plus vite de ses yeux sur son cœur, sur son cœur percé à jour.

Le jeune Oluf est un enfant bien étrange : on dirait qu'il y a dans sa petite peau blanche et vermeille deux enfants d'un caractère différent ; un jour il est bon comme un ange, un autre jour il est méchant comme un diable, il mord le sein de sa mère, et déchire à coup d'ongles le visage de sa gouvernante.

Le vieux comte Lodbrog, souriant dans sa

moustache grise, dit qu'Oluf fera un bon soldat et qu'il a l'humeur belliqueuse. Le fait est qu'Oluf est un petit drôle insupportable : tantôt il pleure, tantôt il rit ; il est capricieux comme la lune, fantasque comme une femme ; il va, vient, s'arrête tout à coup sans motif apparent, abandonne ce qu'il avait entrepris et fait succéder à la turbulence la plus inquiète l'immobilité la plus absolue ; quoiqu'il soit seul, il paraît converser avec un interlocuteur invisible ! Quand on lui demande la cause de toutes ces agitations, il dit que l'étoile rouge le tourmente.

Oluf a bientôt quinze ans. Son caractère devient de plus en plus inexplicable ; sa physionomie, quoique parfaitement belle, est d'une expression embarrassante ; il est blond comme sa mère, avec tous les traits de la race du Nord ; mais sous son front blanc comme la neige que n'a rayée encore ni le patin du chasseur ni maculée le pied de l'ours, et qui est bien le front de la race antique des Lodbrog, scintille entre deux paupières orangées un œil aux longs cils noirs, un œil de jais illuminé des fauves ardeurs de la passion italienne, un regard velouté, cruel et doux comme celui du maître chanteur de Bohême.

Comme les mois s'envolent, et plus vite encore les années ! Edwige repose maintenant sous les arches ténébreuses du caveau des Lodbrog, à côté du vieux comte, souriant, dans son cercueil, de ne pas voir son nom périr. Elle était déjà si pâle que la mort ne l'a pas beaucoup changée. Sur son tombeau il y a une belle statue couchée, les mains jointes, et les pieds sur une levrette de marbre, fidèle compagnie des trépassés. Ce qu'a dit Edwige à sa dernière heure, nul ne le sait, mais le prêtre qui la confessait est devenu plus pâle encore que la mourante.

Oluf, le fils brun et blond d'Edwige la désolée, a vingt ans aujourd'hui. Il est très adroit à tous les exercices ; nul ne tire mieux l'arc que lui ; il refend la flèche qui vient de se planter en tremblant dans le cœur du but ; sans mors ni éperon il dompte les chevaux les plus sauvages.

Il n'a jamais impunément regardé une femme ou une jeune fille ; mais aucune de celles qui l'ont aimé n'a été heureuse. L'inégalité fatale de son caractère s'oppose à toute réalisation de bonheur entre une femme et lui. Une seule de ses moitiés ressent de la passion, l'autre éprouve de la haine ; tantôt l'étoile verte l'emporte, tantôt l'étoile rouge. Un jour il vous dit : « Ô blanches vierges du Nord, étincelantes et pures comme les glaces du pôle ;





prunelles de clair de lune ; joues nuancées des fraîcheurs de l'aurore boréale ! » Et l'autre jour il s'écriait : « Ô filles d'Italie, dorées par le soleil et blondes comme l'orange ! Cœurs de flamme dans des poitrines de bronze ! » Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il est sincère dans les deux exclamations.

Hélas ! Pauvres désolées, tristes ombres plaintives, vous ne l'accusez même pas, car vous savez qu'il est plus malheureux que vous ; son cœur est un terrain sans cesse foulé par les pieds de deux lutteurs inconnus, dont chacun, comme dans le combat de Jacob et de l'Ange, cherche à dessécher le jarret de son adversaire.

Si l'on allait au cimetière, sous les larges feuilles veloutées du verbascum aux profondes découpures, sous l'asphodèle aux rameaux d'un vert malsain, dans la folle avoine et les orties, l'on trouverait plus d'une pierre abandonnée où la rosée du matin répand seule ses larmes. Mina, Dora, Thécla ! la terre est-elle bien lourde à vos seins délicats et à vos corps charmants ?

Un jour Oluf appelle Dietrich, son fidèle écuyer ; il lui dit de seller son cheval.

« Maître, regardez comme la neige tombe, comme le vent siffle et fait ployer jusqu'à terre la cime des sapins ; n'entendez-vous pas dans le lointain hurler les loups maigres et bramer ainsi que des âmes en peine les rennes à l'agonie ?

— Dietrich, mon fidèle écuyer, je secouerai la neige comme on fait d'un duvet qui s'attache au manteau, je passerai sous l'arceau des sapins en inclinant un peu l'aigrette de mon casque. Quant aux loups, leurs griffes s'émousseront sur cette bonne armure, et du bout de mon épée fouillant la glace, je découvrirai au pauvre renne, qui geint et pleure à chaudes larmes, la mousse fraîche et fleurie qu'il ne peut atteindre. »

Le comte Oluf de Lodbrog, car tel est son titre depuis que le vieux comte est mort, part sur son bon cheval, accompagné de ses deux chiens géants, Murg et Fenris, car le jeune seigneur aux paupières couleur d'orange a un rendez-vous, et déjà peut-être, du haut de la petite tourelle aiguë en forme de poivrière, se penche sur le balcon sculpté, malgré le froid et la bise, la jeune fille inquiète, cherchant à démêler dans la blancheur de la plaine le panache du chevalier.

Oluf, sur son grand cheval à formes d'éléphant,

dont il laboure les flancs à coups d'épéon, s'avance dans la campagne ; il traverse le lac, dont le froid n'a fait qu'un seul bloc de glace, où les poissons sont enchâssés, les nageoires étendues, comme des pétrifications dans la pâte du marbre ; les quatre fers du cheval, armés de crochets, mordent solidement la dure surface ; un brouillard, produit par sa sueur et sa respiration, l'enveloppe et le suit ; on dirait qu'il galope dans un nuage ; les deux chiens, Murg et Fenris, soufflent, de chaque côté de leur maître, par leurs naseaux sanglants, de longs jets de fumée comme des animaux fabuleux.

Voici le bois de sapins ; pareils à des spectres, ils étendent leurs bras appesantis chargés de nappes blanches ; le poids de la neige courbe les plus jeunes et les plus flexibles : on dirait une suite d'arceaux d'argent. La noire terreur habite dans cette forêt, où les rochers affectent des formes monstrueuses, où chaque arbre, avec ses racines, semble couvrir à ses pieds un nid de dragons engourdis. Mais Oluf ne connaît pas la terreur.

Le chemin se resserre de plus en plus, les sapins croisent inextricablement leurs branches lamentables ; à peine de rares éclaircies permettent-elles de voir la chaîne de collines neigeuses qui se détachent en blanches ondulations sur le ciel noir et terne.

Heureusement Mopse est un vigoureux coursier qui porterait sans plier Odin le gigantesque ; nul obstacle ne l'arrête ; il saute par-dessus les rochers, il enjambe les fondrières, et de temps en temps il arrache aux cailloux que son sabot heurte sous la neige une aigrette d'étincelles aussitôt éteintes.

« Allons, Mopse, courage ! tu n'as plus à traverser que la petite plaine et le bois de bouleaux ; une jolie main caressera ton col satiné, et dans une écurie bien chaude tu mangeras de l'orge mondée et de l'avoine à pleine mesure. »

Quel charmant spectacle que le bois de bouleaux ! Toutes les branches sont ouatées d'une peluche de givre, les plus petites brindilles se dessinent en blanc sur l'obscurité de l'atmosphère : on dirait une immense corbeille de filigrane, un madrépore d'argent, une grotte avec tous ses stalactites ; les ramifications et les fleurs bizarres dont la gelée étame les vitres n'offrent pas des dessins plus compliqués et plus variés.

« Seigneur Oluf, que vous avez tardé ! J'avais peur





que l'ours de la montagne vous eût barré le chemin ou que les elfes vous eussent invité à danser, dit la jeune châtelaine en faisant asseoir Oluf sur le fauteuil de chêne dans l'intérieur de la cheminée. Mais pourquoi êtes-vous venu au rendez-vous d'amour avec un compagnon ? Aviez-vous donc peur de passer tout seul par la forêt ?

— De quel compagnon voulez-vous parler, fleur de mon âme ? dit Oluf très surpris à la jeune châtelaine.

— Du chevalier à l'étoile rouge que vous menez toujours avec vous. Celui qui est né d'un regard du chanteur bohémien, l'esprit funeste qui vous possède ; défaites-vous du chevalier à l'étoile rouge, ou je n'écouterai jamais vos propos d'amour ; je ne puis être la femme de deux hommes à la fois. »

Oluf eut beau faire et beau dire, il ne put seulement parvenir à baiser le petit doigt rose de la main de Brenda ; il s'en alla fort mécontent et résolu à combattre le chevalier à l'étoile rouge s'il pouvait le rencontrer.

Malgré l'accueil sévère de Brenda, Oluf reprit le lendemain la route du château à tourelles en forme de poivrière : les amoureux ne se rebutent pas aisément.

Tout en cheminant il se disait : « Brenda sans doute est folle ; et que veut-elle dire avec son chevalier à l'étoile rouge ? »

La tempête était des plus violentes ; la neige tourbillonnait et permettait à peine de distinguer la terre du ciel. Une spirale de corbeaux, malgré les abois de Fenris et de Murg, qui sautaient en l'air pour les saisir, tournoyait sinistrement au-dessus du panache d'Oluf. À leur tête était le corbeau luisant comme le jais qui battait la mesure sur l'épaule du chanteur bohémien.

Fenris et Murg s'arrêtèrent subitement : leurs naseaux mobiles hument l'air avec inquiétude ; ils subodorent la présence d'un ennemi. — Ce n'est point un loup ni un renard ; un loup et un renard ne seraient qu'une bouchée pour ces braves chiens.

Un bruit de pas se fait entendre, et bientôt paraît au détour du chemin un chevalier monté sur un cheval de grande taille et suivi de deux chiens énormes.

Vous l'auriez pris pour Oluf. Il était armé exactement de même, avec un surcot historié du même blason ; seulement il portait sur son casque

une plume rouge au lieu d'une verte. La route était si étroite qu'il fallait que l'un des deux chevaliers reculât.

« Seigneur Oluf, reculez-vous pour que je passe, dit le chevalier à la visière baissée. Le voyage que je fais est un long voyage ; on m'attend, il faut que j'arrive.

— Par la moustache de mon père, c'est vous qui reculerez. Je vais à un rendez-vous d'amour, et les amoureux sont pressés, » répondit Oluf en portant la main sur la garde de son épée.

L'inconnu tira la sienne, et le combat commença. Les épées, en tombant sur les mailles d'acier, en faisaient jaillir des gerbes d'étincelles pétillantes ; bientôt, quoique d'une trempe supérieure, elles furent ébréchées comme des scies. On eût pris les combattants, à travers la fumée de leurs chevaux et la brume de leur respiration haletante, pour deux noirs forgerons acharnés sur un fer rouge. Les chevaux, animés de la même rage que leurs maîtres, mordaient à belles dents leurs cous veineux, et s'enlevaient des lambeaux de poitrail ; ils s'agitaient avec des soubresauts furieux, se dressaient sur leurs pieds de derrière, et se servant de leurs sabots comme de poings fermés, ils se portaient des coups terribles pendant que leurs cavaliers se martelaient affreusement par-dessus leurs têtes ; les chiens n'étaient qu'une morsure et qu'un hurlement.

Les gouttes de sang, suintant à travers les écailles imbriquées des armures et tombant toutes tièdes sur la neige, y faisaient de petits trous roses. Au bout de peu d'instants l'on aurait dit un crible, tant les gouttes tombaient fréquentes et pressées. Les deux chevaliers étaient blessés.

Chose étrange, Oluf sentait les coups qu'il portait au chevalier inconnu ; il souffrait des blessures qu'il faisait et de celles qu'il recevait : il avait éprouvé un grand froid dans la poitrine, comme d'un fer qui entrerait et chercherait le cœur, et pourtant sa cuirasse n'était pas faussée à l'endroit du cœur : sa seule blessure était un coup dans les chairs au bras droit. Singulier duel, où le vainqueur souffrait autant que le vaincu, où donner et recevoir était une chose indifférente.

Ramassant ses forces, Oluf fit voler d'un revers le terrible heaume de son adversaire. — Ô terreur ! que vit le fils d'Edwige et de Lodbrog ? Il se vit lui-même devant lui : un miroir eût été moins exact. Il





s'était battu avec son propre spectre, avec le chevalier à l'étoile rouge ; le spectre jeta un grand cri et disparut.

La spirale de corbeaux remonta dans le ciel et le brave Oluf continua son chemin ; en revenant le soir à son château, il portait en croupe la jeune châtelaine, qui cette fois avait bien voulu l'écouter. Le chevalier à l'étoile rouge n'étant plus là, elle s'était décidée à laisser tomber de ses lèvres de rose, sur le cœur d'Oluf, cet aveu qui coûte tant à la pudeur. La nuit était claire et bleue, Oluf leva la tête pour chercher sa double étoile et la faire voir à sa fiancée : il n'y avait plus que la verte, la rouge avait disparu.

En entrant, Brenda, tout heureuse de ce prodige qu'elle attribuait à l'amour, fit remarquer au jeune Oluf que le jais de ses yeux s'était changé en azur, signe de réconciliation céleste. — Le vieux Lodbrog en sourit d'aise sous sa moustache blanche au fond de son tombeau ; car, à vrai dire, quoiqu'il n'en eût rien témoigné, les yeux d'Oluf l'avaient quelquefois fait réfléchir. — L'ombre d'Edwige est

toute joyeuse, car l'enfant du noble seigneur Lodbrog a enfin vaincu l'influence maligne de l'œil orange, du corbeau noir et de l'étoile rouge : l'homme a terrassé l'incube.

Cette histoire montre comme un seul moment d'oubli, un regard même innocent, peuvent avoir d'influence.

Jeunes femmes, ne jetez jamais les yeux sur les maîtres chanteurs de Bohême, qui récitent des poésies enivrantes et diaboliques. Vous, jeunes filles, ne vous fiez qu'à l'étoile verte ; et vous qui avez le malheur d'être double, combattez bravement, quand même vous devriez frapper sur vous et vous blesser de votre propre épée, l'adversaire intérieur, le méchant chevalier.

Si vous demandez qui nous a apporté cette légende de Norvège, c'est un cygne ; un bel oiseau au bec jaune, qui a traversé le Fiord, moitié nageant, moitié volant.





Module 4

Le Bourgeois gentilhomme

19 h en travail autonome



Molière (1622-1673)

*Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 15 janvier en 1622.
Décédé à Paris le 17 février en 1673, atteint d'une crise de tuberculose.*

La Bourgeois Gentilhomme

Pour la lecture intégrale de la comédie, je clique  et 

Pour l'enregistrement sonore, je clique 

Présentation du Bourgeois gentilhomme et contexte historique, cliquez 

Pour lire la biographie de Molière, je clique  ;  et 



Guide pédagogique : Cliquez  et 





Séquence 1 (2h)

Activités de recherches et de repérages (2h)

Objectif: - Etablir des recherches autour du sous-genre : comédie-ballet ; de l'auteur ; des personnages et leurs caractéristiques.

Apprentissage autonome, pour la présentation de l'oeuvre, je clique : [mouse icon]; [mouse icon]; [mouse icon] et [mouse icon]

Apprentissage autonome, pour lire la biographie de Molière, je clique : [mouse icon]; [mouse icon] et [mouse icon]

Tâches :

Tâche 1 - Je fais des recherches autour de la comédie-ballet.

Tâche 2 - Je classe les informations autour de la biographie de Molière dans un tableau.

Tâche 3- Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques.

Tâche 4 - J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.



1- Je classe les données autour de la biographie de Molière dans le tableau suivant :

| Date de naissance | Etudes | Carrière |
|-------------------|--------|----------|
| | | |





| Ouvrages | Moments de gloire | Date de décès |
|----------|-------------------|---------------|
| | | |

2- Je précise les caractéristiques de la comédie-Ballet en remplissant le tableau suivant :

| Définition | Thèmes principaux | Exemples d'ouvrages | Auteurs |
|------------|-------------------|---------------------|---------|
| | | | |

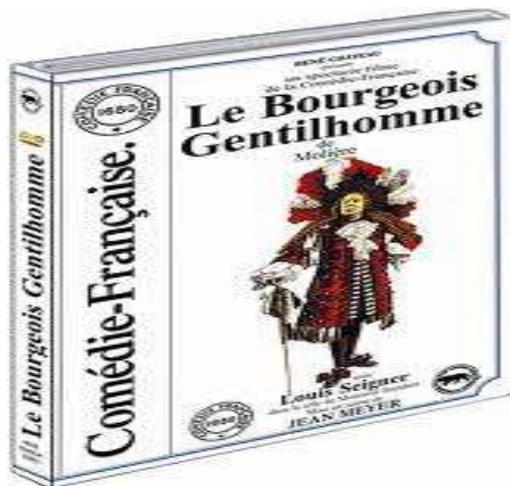




3- Je classe les personnages et je précise leurs caractéristiques :

| Personnages | Caractéristiques |
|--------------|------------------|
| M. Jourdain | |
| Mme Jourdain | |
| Lucile | |
| Nicole | |
| Cléonte | |
| Covielle | |
| Dorante | |
| Dorimène | |

- Pour la réponse aux questions autour des activités de recherches et de repérages, je clique 





Séquence 2 (4h)

Etude de texte 1 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage à partir de ses paroles.

Apprentissage autonome, je clique :  ;  ;  ;  et 

Tâches :

Tâche 1 - Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°1 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 - Je relève des exemples d'adjectifs qualificatifs.

Tâche 3 - Je repère les outils langagiers servant à caractériser un personnage à partir de ses paroles : indices de caractérisation ; adjectifs qualificatifs ; comique de caractère et de mots ; lexique relatif au théâtre.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 1

Un drôle de personnage.

Acte I scène 2

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

« MONSIEUR JOURDAIN.— Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie? MAÎTRE À DANSER.— Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN.— Eh la... comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

MAÎTRE À DANSER.— Ah, ah.

MAÎTRE DE MUSIQUE.— Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie³ que j'ai pensé ne mettre jamais.





MAÎTRE DE MUSIQUE.— Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAÎTRE À DANSER.— Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAÎTRE DE MUSIQUE.— Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MAÎTRE À DANSER.— Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE.— Cela vous sied à merveille.



L'habit du bourgeois gentilhomme





1- Je relève du texte les termes qui remplacent le mot musique :

| Musique | | | |
|---|--------------|-------------|------------|
| - | - | - | - |
| Monsieur Jourdain utilise donc un langage : Je choisis la ou les bonnes réponses. | | | |
| A- Familier | B- Approprié | C- inadapté | D- Correct |

2- Monsieur Jourdain veut montrer qu'il est riche : il utilise des adjectifs possessifs dans ce but. Je relève du texte ses possessions :

| Possessions | | | |
|-------------|---|---|---|
| - | - | - | - |

3- Monsieur Jourdain veut devenir:.....Je complète les pointillées.

4- Monsieur Jourdain utilise l'expression : « gens de qualité »

a- Je relève du texte les différentes répétitions de cette expression :

| « Gens de qualité » | |
|---------------------|---|
| - | - |

b- Monsieur Jourdain veut apprendre donc : Je complète les pointillés.

5- Monsieur Jourdain est un personnage : A- ridicule B- sérieux C- égocentrique D- risible. Je choisis la ou les bonnes réponses.

6- Monsieur Jourdain fait et dit des choses : A- sérieuses B- comiques. Je choisis la bonne réponse.





7- Je remplis le tableau suivant :

| | | |
|--|--|--|
| Monsieur Jourdain est ridicule et se comporte de façon comique : | | |
| - Qu'est-ce qu'il dit ? Ses mots | - Qu'est-ce qu'il fait ? Ses gestes | - Qu'est-ce qu'il est ? Sa personnalité |
| - | - | - |
| Il s'agit donc d'un : | | |
| - comique de : | - comique de : | - comique de : |

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique



M. Jourdin et Maître de philosophie : leçon de philosophie





Etude de texte 2 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage à partir de ses gestes.

Apprentissage autonome, je clique :  ;  ;  et 

Tâches :

Tâche 1 - Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°2 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2- Je relève des exemples de liens logiques.

Tâche 3- Je repère les outils langagiers servant à caractériser un personnage à partir de ses rapports avec les autres personnages : indices de caractérisation ; adjectifs qualificatifs ; adverbes de manière et d'intensité ; comique de situation et de caractère ; lexique relatif au théâtre.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 2

Un drôle de bourgeois

Acte II Scène 4

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, en raccommodant son collet.- Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Ce sentiment est raisonnable, *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.





MONSIEUR JOURDAIN.- Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oh oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La première, la seconde, et la troisième. La première est, de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories : et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipon, etc.*

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN.- La morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Elle traite de la félicité ; enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.





❖ « ... j'ai toutes les envies du monde d'être savant » ou les techniques dramatiques

1- **Compréhension** : Je réponds par vrai ou par faux et je justifie ma réponse.

A- Maître de Philosophie a été attaqué par les autres maîtres.

B- M. Jourdain veut devenir un savant.

C- M. Jourdain est en colère parce qu'il n'a pas été à l'école dans sa jeunesse.

D- Maître de philosophie a employé une expression latine que M. Jourdain a comprise.

2- **Grammaire** : Sous forme d'un tableau, je relève du texte ce qui prouve qu'il s'agit d'un extrait d'une pièce de théâtre. (Répliques, didascalies, tirades...)

3- **Vocabulaire** : « Ce sentiment est raisonnable : Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago. Vous entendez cela, » Le mot souligné veut dire : A- comprenez B- écoutez C-aimez.

Je choisis la bonne réponse.

4- **Grammaire** : « Ce latin-là a raison. . . » a- Je donne la fonction du mot souligné. b- Je dis si cette phrase est logique. Je justifie ma réponse.

5- **Conjugaison** : « C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit. » Je donne la valeur du temps du verbe souligné.

6- **Compréhension** : « Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire. » Je dis si M. Jourdain comprend vraiment le latin. Je justifie ma réponse.

7- **Grammaire** : « Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. » Je donne la nature et la fonction du mot souligné.

❖ « ... Je suis bilieux comme tous les diables. » ou l'art du comique.

1- **Compréhension** : Je réponds par vrai ou par faux et je justifie ma réponse.

A- Maître de philosophie veut enseigner trois choses à M. Jourdain.

B- M. Jourdain ne comprend rien de ce que dit Maître de philosophie.

C- M. Jourdain parle des sciences comme des êtres humains.

D- M. Jourdain veut apprendre, mais il ne connaît pas les premiers principes des sciences.

2- **Figure de style** : a- Je relève une comparaison du texte. b- Je la transforme sous forme d'un tableau.





- 3- **Grammaire** : «... il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini. » a- Je donne la nature des mots soulignés ? b- Je les remplace par un équivalent.
- 4- **Vocabulaire** : « Cette logique-là ne me revient point. » Cela veut dire : A- je n'arrive pas à comprendre la logique B- il est facile de comprendre cette logique. Je choisis la bonne réponse.
- 5- **Grammaire** : « Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ? » Je corrige cette phrase.
- 6- **Conjugaison** : « Apprenons autre chose qui soit plus jolie. » Je donne le temps des verbes soulignés.

Pédagogie de contrat



- Pour un supplément de ressources, je clique



M. Jourdin et Maître tailleur : scène d'habillage





Séquence 3 (11h)

- Jouer une scène comique 1 (5h)

- Objectifs:** - 1- S'exercer à lire le texte plusieurs fois à haute voix de manière articulée.
2- Garder un ton neutre pendant les lectures.
3- Dire son texte de mémoire et recommencer chaque fois que nécessaire.

Apprentissage autonome, je clique : ; ; et

Tâches :

Tâche 1 - Je lis le texte plusieurs fois à haute voix, de manière articulée.

Tâche 2 - Je garde un ton neutre pendant ma lecture.

Tâche 3 - J'essaie de dire mon texte de mémoire et je recommence chaque fois que je me bloque.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Acte II Scène 5

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

« MONSIEUR JOURDAIN.— Ah vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR.— Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR.— Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR.— Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Comment, point du tout?

MAÎTRE TAILLEUR.— Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.





MAÎTRE TAILLEUR.— Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre, que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en bas.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.— Les personnes de qualité portent les fleurs en bas?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oh voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Belle demande. Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre, qui pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.— La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur.— Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, donnez-le-moi.





- Jouer une scène comique 2 (3h)

- Objectifs:** - 1- Faire ressortir les différents types de comiques: de caractère ; de situation ; de mots.
2- Mémoriser son texte.
3- Connaître le texte de son camarade.

Apprentissage autonome, je clique :  ;  ;  et 

Tâches :

Tâche 1 - J'enregistre mes répliques sur mon portable et je les réécoute autant de fois que nécessaire.

Tâche 2- Je connais les répliques de mon camarade pour faire des liens logiques entre mes répliques et éviter les silences d'hésitation.

Tâche 3- Je mémorise mes répliques : je profite de chaque temps libre pour répéter mes répliques (dans plusieurs lieux).

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Acte II Scène 5

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

« MONSIEUR JOURDAIN.— Ah vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR.— Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR.— Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR.— Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Comment, point du tout?

MAÎTRE TAILLEUR.— Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous vous imaginez cela.





MONSIEUR JOURDAIN.— Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

MAÎTRE TAILLEUR.— Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre, que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en bas.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Est-ce qu'il faut dire cela?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.— Les personnes de qualité portent les fleurs en bas?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oh voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Belle demande. Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre, qui pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.— La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur.— Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, donnez-le-moi.





- Jouer une scène comique 3 (3h)

Objectifs: - 1- Jouer la scène mémorisée devant ses camarades
2- Evaluer la prestation des élèves comédiens.

Apprentissage autonome, je clique :  ;  ;  et 

Tâches :

Tâche 1 - J'essaie plusieurs façons de prononcer mes répliques pour trouver mon rythme.

Tâche 2- Je m'entraîne à dire mes répliques mémorisées de la même façon que je veux les jouer devant mes camarades.

Tâche 3 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Acte II Scène 5

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

« MONSIEUR JOURDAIN.— Ah vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR.— Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR.— Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR.— Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Comment, point du tout?

MAÎTRE TAILLEUR.— Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

MAÎTRE TAILLEUR.— Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre, que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.





MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en bas.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en haut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Est-ce qu'il faut dire cela?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.— Les personnes de qualité portent les fleurs en bas?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oh voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aïlle bien ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Belle demande. Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre, qui pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.— La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR.— Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur.— Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit³⁷ pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, donnez-le-moi.





Séquence 4 (2h)

Etude de texte 3 (2h)

Objectif: - Identifier le portrait d'un personnage comique.

Apprentissage autonome, je clique :  et 

Tâches :

Tâche 1 - Je m'exerce à lire de manière articulée et expressive l'extrait n°3 et je réponds au questionnaire de contrôle de lecture.

Tâche 2 - Je relève des exemples d'adverbes.

Tâche 3 - Je repère les outils langagiers servant à caractériser un personnage à partir de ses rapports avec son ménage : indices de la caractérisation : adjectifs qualificatifs ; liens logiques et rapports logiques ; comique de caractère ; lexique relatif au théâtre.

Tâche 4 J'utilise le dictionnaire pour définir/comprendre les mots nouveaux.

Texte 3

« C'est une personne d'importance »

Acte III Scène 3

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

Madame Jourdain. *Le regardant*- Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

Monsieur Jourdain. - Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame Jourdain. - Ça non vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

Monsieur Jourdain. - Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher me traite





comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, ami, et devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame Jourdain. - Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

Monsieur Jourdain. - Hé bien ! Ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame Jourdain. - Et ce seigneur que fait-il pour vous ?

Monsieur Jourdain. - Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

Madame Jourdain. - Et quoi ?

Monsieur Jourdain. - Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Madame Jourdain. - Oui, attendez-vous à Cela.

Monsieur Jourdain. - Assurément : ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame Jourdain. - Oui, oui : il ne manquera pas d'y faillir.

Monsieur Jourdain, - Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame Jourdain. - Chansons.

Monsieur Jourdain. - Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il tiendra parole, j'en suis sûr.

Madame Jourdain. - Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

Monsieur Jourdain. - Taisez-vous : le voici.

Madame Jourdain. - Il ne nous faut plus que Cela. il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

Monsieur Jourdain. -Taisez-vous, vous dis-je.

❖ Un bourgeois qui veut devenir noble ou les techniques dramatiques

1- Compréhension : Je réponds par vrai ou par faux et je justifie ma réponse.

A- Madame Jourdain dit que son mari est fou.

B- M. Jourdain dit que la noblesse est mieux que la bourgeoisie.

C- Madame Jourdain dit que son mari s'est embéguiné de Dorante.

D- M. Jourdain dit que Dorante est une personne importante.





2- Grammaire : Je donne un exemple en remplissant le tableau suivant :

| Réplique | Tirade | Didascalies |
|----------|--------|-------------|
| | | |

3- Grammaire: a- Je fais correspondre : « ... mon jugement », « Ça non vraiment ! »

b- Je relève un autre adverbe de manière du texte.

| Nom | Adverbe de manière |
|-----|--------------------|
| | |

4- Vocabulaire « vous vous êtes embéguiné. » Le mot souligné veut dire :

A- attaché B- quitté C- amusé. Je choisis la bonne réponse.

5- Grammaire: « ... quand vous parlez de lui ? » a- Quelle est la nature des deux mots soulignés ?

A- pronoms personnels B- adjectifs qualificatifs C- adverbes de temps. Je choisis la bonne réponse. b- Je remplis le tableau suivant : A- « monsieur le comte », B- « Madame Jourdain »

| « <u>Vous</u> » | « <u>lui</u> » |
|-----------------|----------------|
| | |

6- Conjugaison: «... un seigneur que l'on considère à la cour, » a- A quel temps est conjugué le verbe souligné ? A- futur B- passé simple C- présent. b- Quelle est sa valeur ? A- présent de l'énonciation B- présent de vérité générale C- présent de la narration. Je choisis la ou les bonnes réponses.

7- Grammaire: «...qui m'appelle son cher ami,... » Je donne la nature et la fonction du mot.

❖ « Il m'a juré sa foi de gentilhomme. » ou Les figures de style.

1- Compréhension : Je réponds par vrai ou par faux et je justifie ma réponse.

A- M. Jourdain dit que l'on considère Dorante à la cour.

B- M. Jourdain dit que Dorante l'appelle son cher ami.

C- Madame Jourdain dit que Dorante emprunte de l'argent à son mari.

D- M. Jourdain dit que c'est un honneur que d'emprunter de l'argent à Dorante.





2. **Figure de style** : a- Je relève une comparaison du texte. b- Je la transforme sous forme d'un tableau.

3- **Grammaire**: « Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent. » Le lien logique souligné exprime : A- la cause B- la conséquence C- l'opposition. Je choisis la bonne réponse.

4- **Vocabulaire** « Ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? » Cela veut dire : A- de cette importance-là B- de cette pauvreté-là. Choisissez la bonne réponse.

5- **Grammaire**: «... il me le rendra bien » Je remplis le tableau suivant :

| Dorante | L'argent | M. Jourdain |
|---------|----------|-------------|
| | | |

6- **Conjugaison**: « Il m'a juré sa foi de gentilhomme. » Je donne le temps auquel est conjugué le verbe souligné.

7- **Grammaire**: a- Je relève une explication du texte. b- Je donne le moyen de ponctuation utilisé.

8- **Vocabulaire** « Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler. » Le mot souligné veut dire : A- tromper B- parler C- aimer. Je choisis la bonne réponse.

Pédagogie de contrat 

- Pour un supplément de ressources, je clique 

The Bourgeois Nobleman

by Molière





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

Le Bourgeois gentilhomme.

ACTEURS :

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.

MADAME JOURDAIN, sa femme.

LUCILE, fille de M. Jourdain.

NICOLE, servante.

CLÉONTE, amoureux de Lucile.

COVIELLE, valet de Cléonte.

DORANTE, comte, amant de Dorimène.

DORIMÈNE, marquise.

MAÎTRE DE MUSIQUE.

ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.

MAÎTRE À DANSER.

MAÎTRE D'ARMES.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

MAÎTRE TAILLEUR.

GARÇON TAILLEUR.

DEUX LAQUAIS.

PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET AUTRES PERSONNAGES DES INTERMÈDES ET DU BALLET.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

Acte 1

La scène est à Paris.

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du Maître de musique, qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

SCÈNE I

MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAÎTRE DE MUSIQUE, parlant à ses Musiciens.- Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAÎTRE À DANSER, parlant aux Danseurs.- Et vous aussi, de ce côté.

MAÎTRE DE MUSIQUE, à l'Élève.- Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE.- Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Voyons... Voilà qui est bien.

MAÎTRE À DANSER.- Est-ce quelque chose de nouveau ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAÎTRE À DANSER.- Peut-on voir ce que c'est ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAÎTRE À DANSER.- Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse, et ma musique, auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAÎTRE À DANSER.- Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin, que de toute autre chose.

MAÎTRE À DANSER.- Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent ; et je tiens que dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux, que de se produire à des sots ; que d'essayer sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage ; et par de chatouillantes approbations, vous régaler [1] de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues ; de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquis, que des louanges éclairées.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures, ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains [2]. C'est un homme à la vérité dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'approuve qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant, nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAÎTRE À DANSER.- Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAÎTRE À DANSER.- Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres, ce que les autres loueront pour lui.

MAÎTRE À DANSER.- Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN.- Hé bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

MAÎTRE À DANSER.- Comment ? Quelle petite drôlerie ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Eh là... comment appelez-vous cela ? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse.

MAÎTRE À DANSER.- Ah, ah.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie [3] que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAÎTRE À DANSER.- Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je me suis fait faire cette indienne-ci [4] .

MAÎTRE À DANSER.- Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.- Laquais, holà, mes deux laquais.

PREMIER LAQUAIS.- Que voulez-vous, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. Aux deux Maîtres. Que dites-vous de mes livrées ?

MAÎTRE À DANSER.- Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.- Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN.- Laquais.

PREMIER LAQUAIS.- Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- L'autre laquais.

SECOND LAQUAIS.- Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?

MAÎTRE À DANSER.- Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voyons un peu votre affaire.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN.- Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, chantant [5] .-

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,

Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :

Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,

Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais [6] que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.- On m'en apprend un tout à fait joli il y a quelque temps. Attendez... Là... comment est-ce qu'il dit ?

MAÎTRE À DANSER.- Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE À DANSER.- Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui. Ah.

Monsieur Jourdain chante.

Je croyais Janneton

Aussi douce que belle ;

Je croyais Janneton

Plus douce qu'un mouton :

Hélas ! hélas !

Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,

Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli [7] ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Le plus joli du monde.

MAÎTRE À DANSER.- Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est sans avoir appris la musique.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAÎTRE À DANSER.- Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.- Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté [1]encore un Maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

MAÎTRE À DANSER.- La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Il n'y a rien qui soit si utile dans un État, que la musique.

MAÎTRE À DANSER.- Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Sans la musique, un État ne peut subsister.

MAÎTRE À DANSER.- Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

MAÎTRE À DANSER.- Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements [8] des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment cela ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Cela est vrai.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous avez raison.

MAÎTRE À DANSER.- Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : "Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire [9] " ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, on dit cela.

MAÎTRE À DANSER.- Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

MAÎTRE À DANSER.- C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je comprends cela à cette heure.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Voulez-vous voir nos deux affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.- Fort bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.- Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout.

MAÎTRE À DANSER.- Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue, que des princes, ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN.- Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS [10]

Un cœur, dans l'amoureux empire,

De mille soins est toujours agité :

On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;

Mais, quoi qu'on puisse dire,

Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs

Qui font vivre deux cœurs

Dans une même envie :

On ne peut être heureux sans amoureux désirs ;

Ôtez l'amour de la vie,

Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,

Si l'on trouvait en amour de la foi :

Mais hélas, ô rigueur cruelle,

On ne voit point de bergère fidèle ;

Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,

Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur !

MUSICIENNE

Franchise [11] heureuse !

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur !





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse !

MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN

Ah ! quitte pour aimer, cette haine mortelle !

MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer

Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas ! où la rencontrer ?

MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,

Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN

Mais, bergère, puis-je croire

Qu'il ne sera point trompeur ?

MUSICIENNE

Voyons par expérience

Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,

Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS

À des ardeurs si belles

Laissons-nous enflammer ;

Ah ! qu'il est doux d'aimer,

Quand deux cœurs sont fidèles !

MONSIEUR JOURDAIN.- Est-ce tout ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons [12] assez jolis.

MAÎTRE À DANSER.- Voici pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements, et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN.- Sont-ce encore des bergers ?

MAÎTRE À DANSER.- C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents, et toutes les sortes de pas que le Maître à Danser leur commande ; et cette danse fait le premier intermède.

Acte 2

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est pour tantôt au moins [1] ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

MAÎTRE À DANSER.- Tout est prêt.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.- Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus [2], une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole [1], d'un théorbe [1], et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritornelles.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il y faudra mettre aussi une trompette marine [3]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN.- Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous aurez tout ce qu'il vous faut.
MONSIEUR JOURDAIN.- Mais surtout, que le ballet soit beau.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous en serez content, et entre autres choses de certains menuets que vous y verrez.
MONSIEUR JOURDAIN.- Ah les menuets [4] sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.
MAÎTRE À DANSER.- Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; la, la, la, la, la ; la, la, la, bis ; la, la, la ; la, la, la.
En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la ; la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la.
Dressez votre corps.
MONSIEUR JOURDAIN.- Euh ?
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Voilà qui est le mieux du monde.
MONSIEUR JOURDAIN.- À propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise ; j'en aurai besoin tantôt.
MAÎTRE À DANSER.- Une révérence pour saluer une marquise ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Oui. une marquise qui s'appelle Dorimène.
MAÎTRE À DANSER.- Donnez-moi la main.
MONSIEUR JOURDAIN.- Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.
MAÎTRE À DANSER.- Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.
MONSIEUR JOURDAIN.- Faites un peu ? Bon.
PREMIER LAQUAIS.- Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là [5].
MONSIEUR JOURDAIN.- Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.
MAÎTRE D'ARMES, après lui avoir mis le fleuret à la main.- Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée [1]. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut [6] en arrière. Quand vous portez la botte [7], Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut [8] en arrière. En garde, Monsieur, en garde.
Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, "En garde".
MONSIEUR JOURDAIN.- Euh ?
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Vous faites des merveilles.
MAÎTRE D'ARMES.- Je vous l'ai déjà dit ; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir : et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.
MONSIEUR JOURDAIN.- De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur [9], est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.
MAÎTRE D'ARMES.- Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Oui.
MAÎTRE D'ARMES.- Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État [10], et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...
MAÎTRE À DANSER.- Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.
MAÎTRE D'ARMES.- Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Voyez un peu l'homme d'importance !
MAÎTRE À DANSER.- Voilà un plaisant animal, avec son plastron !
MAÎTRE D'ARMES.- Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.
MAÎTRE À DANSER.- Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.
MONSIEUR JOURDAIN, au Maître à danser.- Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?
MAÎTRE À DANSER.- Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.
MONSIEUR JOURDAIN.- Tout doux, vous dis-je.
MAÎTRE D'ARMES.- Comment ? petit impertinent.
MONSIEUR JOURDAIN.- Eh mon Maître d'armes.
MAÎTRE À DANSER.- Comment ? grand cheval de carrosse.
MONSIEUR JOURDAIN.- Eh mon Maître à danser.
MAÎTRE D'ARMES.- Si je me jette sur vous...
MONSIEUR JOURDAIN.- Doucement.
MAÎTRE À DANSER.- Si je mets sur vous la main...
MONSIEUR JOURDAIN.- Tout beau.
MAÎTRE D'ARMES.- Je vous étrillerai d'un air...





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MONSIEUR JOURDAIN.- De grâce.
MAÎTRE À DANSER.- Je vous rosserai d'une manière...
MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous prie.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.
MONSIEUR JOURDAIN.- Mon Dieu. arrêtez-vous.

SCÈNE III

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE À DANSER, MAÎTRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.
MONSIEUR JOURDAIN.- Holà, Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Messieurs ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé, de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux, que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?
MAÎTRE À DANSER.- Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération, et la patience.
MAÎTRE D'ARMES.- Ils ont tous deux l'audace, de vouloir comparer leurs professions à la mienne.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire, et de condition [11], que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse, et la vertu.
MAÎTRE À DANSER.- Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.
MAÎTRE D'ARMES.- Et moi, je leur soutiens à tous deux, que la science de tirer des armes, est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents, de parler devant moi avec cette arrogance ; et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !
MAÎTRE D'ARMES.- Allez, philosophe de chien.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Allez, belître [12] de pédant.
MAÎTRE À DANSER.- Allez, cuistre fieffé.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Comment ? marauds que vous êtes...
Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur le philosophe.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Infâmes ! coquins ! insolents !
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur le philosophe.
MAÎTRE D'ARMES.- La peste l'animal !
MONSIEUR JOURDAIN.- Messieurs.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Impudents !
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur le philosophe.
MAÎTRE À DANSER.- Diantre soit de l'âne bête !
MONSIEUR JOURDAIN.- Messieurs.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Scélérats !
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur le philosophe.
MAÎTRE DE MUSIQUE.- Au diable l'impertinent.
MONSIEUR JOURDAIN.- Messieurs.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !
Ils sortent.
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gêner ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou, de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, en raccommoquant son collet.- Venons à notre leçon.
MONSIEUR JOURDAIN.- Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Ce sentiment est raisonnable, *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oh oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit [13].

MONSIEUR JOURDAIN.- Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La première, la seconde, et la troisième. La première est, de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories : et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipon*, etc.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN.- La morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Elle traite de la félicité ; enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon souïl, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants [14], les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.- Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire, que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.- J'entends tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A [15].

MONSIEUR JOURDAIN.- A, A, Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.- A, E, A, E. Ma foi oui. Ah que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.- A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

MONSIEUR JOURDAIN.- O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.- O, O, O. Vous avez raison. O. Ah la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout à fait, U.

MONSIEUR JOURDAIN.- U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.- U, U. Cela est vrai. Ah que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MONSIEUR JOURDAIN.- Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Sans doute. La consonne, D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.
MONSIEUR JOURDAIN.- DA, DA. Oui. Ah les belles choses ! les belles choses !
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.
MONSIEUR JOURDAIN.- FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père, et ma mère, que je vous veux de mal !
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, RRA.
MONSIEUR JOURDAIN.- R, R, RA ; R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, r, r, ra.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.
MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous en prie. Au reste il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Fort bien.
MONSIEUR JOURDAIN.- Cela sera galant, oui.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Non, non, point de vers.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Vous ne voulez que de la prose ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Non, je ne veux ni prose, ni vers.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.
MONSIEUR JOURDAIN.- Pourquoi ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.
MONSIEUR JOURDAIN.- Il n'y a que la prose, ou les vers ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose, est vers ; et tout ce qui n'est point vers, est prose.
MONSIEUR JOURDAIN.- Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- De la prose.
MONSIEUR JOURDAIN.- Quoi, quand je dis : "Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit [16] ", c'est de la prose ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Oui, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN.- Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante ; que cela fût tourné gentiment.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...
MONSIEUR JOURDAIN.- Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Il faut bien étendre un peu la chose.
MONSIEUR JOURDAIN.- Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.
MONSIEUR JOURDAIN.- Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.
MONSIEUR JOURDAIN.- Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.- Je n'y manquerai pas.
MONSIEUR JOURDAIN.- Comment, mon habit n'est point encore arrivé ?
SECOND LAQUAIS.- Non, Monsieur.
MONSIEUR JOURDAIN.- Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur. Au diable le tailleur. La peste étouffe le tailleur. Si je le tenais maintenant ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.
MONSIEUR JOURDAIN.- Ah vous voilà. Je m'allais mettre en colère contre vous.
MAÎTRE TAILLEUR.- Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.
MONSIEUR JOURDAIN.- Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues [17].

MAÎTRE TAILLEUR.- Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR.- Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment, point du tout ?

MAÎTRE TAILLEUR.- Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR.- Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

MAÎTRE TAILLEUR.- Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre, que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en enbas [18].

MAÎTRE TAILLEUR.- Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.- Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAÎTRE TAILLEUR.- Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.- Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

MAÎTRE TAILLEUR.- Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oh voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR.- Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR.- Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien [19] ?

MAÎTRE TAILLEUR.- Belle demande. Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave [20], est le plus grand génie du monde ; et un autre, qui pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.- La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR.- Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur.- Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR.- C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit [21] pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien [22].

MAÎTRE TAILLEUR.- Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, donnez-le-moi.

MAÎTRE TAILLEUR.- Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.

GARÇON TAILLEUR.- Mon gentilhomme [23], donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment m'appelez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.- Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.- "Mon gentilhomme !" Voilà ce que c'est, de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point "mon gentilhomme [24]". Tenez, voilà pour "Mon gentilhomme."

GARÇON TAILLEUR.- Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN.- "Monseigneur", oh, oh ! "Monseigneur" ! Attendez, mon ami, "Monseigneur" mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que "Monseigneur." Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.- Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.- "Votre Grandeur" Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. À moi, "Votre Grandeur !" Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.- Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il a bien fait, je lui allais tout donner.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.

Acte 3

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.- Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

LAQUAIS.- Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.- Nicole !

NICOLE.- Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Écoutez.

NICOLE, rit.- Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.- Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.- Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment donc ?

NICOLE.- Ah, ah, mon Dieu. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.- Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.- Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.- Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mais voyez quelle insolence.

NICOLE.- Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je te...

NICOLE.- Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.- Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN.- Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE.- Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.- Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.- Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Encore.

NICOLE.- Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- J'enrage.

NICOLE.- De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Si je te prends...

NICOLE.- Monsieur, je crèverai, aie, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.- Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE.- Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.- Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

QUESTIONS

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.- Ah, ah, voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ?

Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Il n'y a que des sots, et des sottises, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN.- Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

MADAME JOURDAIN.- Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-

prenant [1] tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

NICOLE.- Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN.- Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.- Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN.- Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.- Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives [2] s de tout cela.

MADAME JOURDAIN.- Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.- J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage [3] , un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.- Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN.- N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE.- Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.- Sans doute [4] .

MADAME JOURDAIN.- Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN.- Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN.- Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

MADAME JOURDAIN.- Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ; ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN.- Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.- Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MADAME JOURDAIN.- Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN.- Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.- De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose [5] . Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.- Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.- Quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Dis un peu, U, pour voir ?

NICOLE.- Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN.- Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.- Je dis, U.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui ; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.- Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas, U, vois-tu ? U, vois-tu ? U. Je fais la moue : U.

NICOLE.- Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.- Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN.- Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

NICOLE.- De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN.- J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.- Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.- Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre [6] tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ouais, ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. Il fait apporter les fleurets, et en donne un à Nicole. Tiens ; raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE.- Hé bien, quoi ?

Nicole lui pousse plusieurs coups.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tout beau. Holà, oh, doucement. Diantre soit la coquine.

NICOLE.- Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.- Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN.- Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.- Çamon [1] vraiment. Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré [7] avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné [8] .

MONSIEUR JOURDAIN.- Paix. Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez ; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et devant tout le monde, il me fait des caresses [9] dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.- Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.- Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN.- Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN.- Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Baste [1] , je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.- Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.- Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN.- Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.- Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme ; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN.- Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN.- Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois [10] .

MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.- Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.- Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.- Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.- Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre [11] du monde !

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous voyez.

DORANTE.- Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.- Hay, hay.

MADAME JOURDAIN.- Il le gratte par où il se démange [12] .

DORANTE.- Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN.- Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.- Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. À Madame Jourdain. Dans la chambre du Roi !

DORANTE.- Allons, mettez [13] ...

MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.- Mon Dieu, mettez ; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur...

DORANTE.- Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur, je suis votre serviteur.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

DORANTE.- Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.
MONSIEUR JOURDAIN.- J'aime mieux être incivil, qu'importun [14].
DORANTE.- Je suis votre débiteur, comme vous le savez.
MADAME JOURDAIN.- Oui, nous ne le savons que trop.
DORANTE.- Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.
MONSIEUR JOURDAIN.- Monsieur, vous vous moquez.
DORANTE.- Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.
MONSIEUR JOURDAIN.- Je n'en doute point, Monsieur.
DORANTE.- Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.
MONSIEUR JOURDAIN.- Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.
DORANTE.- Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.
MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous le disais bien.
DORANTE.- Voyons un peu ce que je vous dois.
MONSIEUR JOURDAIN.- Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.
DORANTE.- Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.
DORANTE.- Cela est vrai.
MONSIEUR JOURDAIN.- Une autre fois, six-vingts.
DORANTE.- Oui.
MONSIEUR JOURDAIN.- Et une autre fois, cent quarante.
DORANTE.- Vous avez raison.
MONSIEUR JOURDAIN.- Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.
DORANTE.- Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.
MONSIEUR JOURDAIN.- Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier [15].
DORANTE.- Justement.
MONSIEUR JOURDAIN.- Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.
DORANTE.- Il est vrai.
MONSIEUR JOURDAIN.- Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand [16].
DORANTE.- Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.
MONSIEUR JOURDAIN.- Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.
DORANTE.- Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Somme totale, quinze mille huit cents livres.
DORANTE.- Somme totale est juste ; quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.
MADAME JOURDAIN.- Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Paix.
DORANTE.- Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Eh non.
MADAME JOURDAIN.- Cet homme-là fait de vous une vache à lait.
MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous.
DORANTE.- Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.
MONSIEUR JOURDAIN.- Non, Monsieur.
MADAME JOURDAIN.- Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.
MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, vous dis-je.
DORANTE.- Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.
MONSIEUR JOURDAIN.- Point, Monsieur.
MADAME JOURDAIN.- C'est un vrai enjôleux.
MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous donc.
MADAME JOURDAIN.- Il vous sucera jusqu'au dernier sou.
MONSIEUR JOURDAIN.- Vous taisez-vous ?
DORANTE.- J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie : mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort, si j'en demandais à quelque autre.
MONSIEUR JOURDAIN.- C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.
MADAME JOURDAIN.- Quoi ? vous allez encore lui donner cela ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?
MADAME JOURDAIN.- Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.
DORANTE.- Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain ?





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MADAME JOURDAIN.- J'ai la tête plus grosse que le poing, et si [1] elle n'est pas enflée.

DORANTE.- Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

MADAME JOURDAIN.- Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.- Comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.- Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.- Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?

MADAME JOURDAIN.- Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.- Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN.- Trédame [17], Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépète, et la tête lui grouille-t-elle [18] déjà ?

DORANTE.- Ah, ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve [19] le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.- Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous suis trop obligé.

DORANTE.- Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.- Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, bas à M. Jourdain.- Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner [20].

MONSIEUR JOURDAIN.- Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.- Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.- Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.- Plût au Ciel !

MADAME JOURDAIN.- Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.- Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.- Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Ho assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN.- Que sa présence me pèse sur les épaules [21] !

DORANTE.- Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN.- Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.- Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.- Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez [22], tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN.- Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.- Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.- Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE.- Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.- Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.- Ma foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.- Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.- En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.- Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.- J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.- Ah vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.- Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.- Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.- Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.- Quel vertigo [23] est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.- Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.- Quoi ? tu me viens aussi...

COVIELLE.- Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE.- Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.- Quoi, traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle, et le plus passionné de tous les amants ?

COVIELLE.- C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.- Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables ; je la rencontre par hasard ; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage ; je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

COVIELLE.- Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.- Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.- Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.- Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE.- Après tant d'assidus hommages, de soins, et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

CLÉONTE.- Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE.- Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE.- Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE.- Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE.- Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE.- Elle me tourne le dos avec effronterie !

CLÉONTE.- C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE.- C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.- Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.- Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde.

CLÉONTE.- Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE.- N'ayez pas peur.

CLÉONTE.- Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.- Qui songe à cela ?

CLÉONTE.- Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.- J'y consens.

CLÉONTE.- Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.- C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE.- Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.- Elle, Monsieur ! Voilà une belle mijaurée **ii**, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.- Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE.- Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.- Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.- Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.- Non ; mais elle est aisée, et bien prise.

COVIELLE.- Elle affecte une nonchalance dans son parler, et dans ses actions.

CLÉONTE.- Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.- Pour de l'esprit...

CLÉONTE.- Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.- Sa conversation...

CLÉONTE.- Sa conversation est charmante.

COVIELLE.- Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.- Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE.- Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.- Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.- Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.- Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.- Le moyen, si vous la trouvez si parfaite.

CLÉONTE.- C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante ; en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.- Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.- Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE.- Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.- Je veux vous imiter.

LUCILE.- Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE.- Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE.- Quel chagrin vous possède ?

NICOLE.- Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.- Êtes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.- As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE.- Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.- Que cela est Judas !

LUCILE.- Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE.- Ah, ah, on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.- Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre **[24]**.

COVIELLE.- On a deviné l'encloure **[25]**.

LUCILE.- N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.- Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me causera des chagrins : je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.- *Queussi, queumi* **[26]**.

LUCILE.- Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE.- Non, je ne veux rien écouter.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

NICOLE.- Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.
COVIELLE.- Je ne veux rien entendre.
LUCILE.- Sachez que ce matin...
CLÉONTE.- Non, vous dis-je.
NICOLE.- Apprends que...
COVIELLE.- Non, traîtresse.
LUCILE.- Écoutez.
CLÉONTE.- Point d'affaire.
NICOLE.- Laisse-moi dire.
COVIELLE.- Je suis sourd.
LUCILE.- Cléonte.
CLÉONTE.- Non.
NICOLE.- Covielle.
COVIELLE.- Point.
LUCILE.- Arrêtez.
CLÉONTE.- Chansons.
NICOLE.- Entends-moi.
COVIELLE.- Bagatelle.
LUCILE.- Un moment.
CLÉONTE.- Point du tout.
NICOLE.- Un peu de patience.
COVIELLE.- Tarare [27].
LUCILE.- Deux paroles.
CLÉONTE.- Non, c'en est fait.
NICOLE.- Un mot.
COVIELLE.- Plus de commerce.
LUCILE.- Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.
NICOLE.- Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.
CLÉONTE.- Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.
LUCILE.- Il ne me plaît plus de le dire.
COVIELLE.- Apprends-nous un peu cette histoire.
NICOLE.- Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.
CLÉONTE.- Dites-moi...
LUCILE.- Non, je ne veux rien dire.
COVIELLE.- Conte-moi...
NICOLE.- Non, je ne conte rien.
CLÉONTE.- De grâce.
LUCILE.- Non, vous dis-je.
COVIELLE.- Par charité.
NICOLE.- Point d'affaire.
CLÉONTE.- Je vous en prie.
LUCILE.- Laissez-moi.
COVIELLE.- Je t'en conjure.
NICOLE.- Ôte-toi de là.
CLÉONTE.- Lucile.
LUCILE.- Non.
COVIELLE.- Nicole.
NICOLE.- Point.
CLÉONTE.- Au nom des Dieux !
LUCILE.- Je ne veux pas.
COVIELLE.- Parle-moi.
NICOLE.- Point du tout.
CLÉONTE.- Éclaircissez mes doutes.
LUCILE.- Non, je n'en ferai rien.
COVIELLE.- Guéris-moi l'esprit.
NICOLE.- Non, il ne me plaît pas.
CLÉONTE.- Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.
COVIELLE.- Et moi, je vais suivre ses pas.
LUCILE.- Cléonte.
NICOLE.- Covielle.
CLÉONTE.- Eh ?





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

COVIELLE.- Plaît-il ?
LUCILE.- Où allez-vous ?
CLÉONTE.- Où je vous ai dit.
COVIELLE.- Nous allons mourir.
LUCILE.- Vous allez mourir, Cléonte ?
CLÉONTE.- Oui, cruelle, puisque vous le voulez.
LUCILE.- Moi, je veux que vous mouriez ?
CLÉONTE.- Oui, vous le voulez.
LUCILE.- Qui vous le dit ?
CLÉONTE.- N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?
LUCILE.- Est-ce ma faute ? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille ; qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.
NICOLE.- Voilà le secret de l'affaire.
CLÉONTE.- Ne me trompez-vous point, Lucile ?
COVIELLE.- Ne m'en donnes-tu point à garder ?
LUCILE.- Il n'est rien de plus vrai.
NICOLE.- C'est la chose comme elle est.
COVIELLE.- Nous rendrons-nous à cela ?
CLÉONTE.- Ah, Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !
COVIELLE.- Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.
MADAME JOURDAIN.- Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.
CLÉONTE.- Ah, Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.
CLÉONTE.- Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.
MONSIEUR JOURDAIN.- Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous êtes gentilhomme.
CLÉONTE.- Monsieur, la plupart des gens sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître ; à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.
MONSIEUR JOURDAIN.- Touchez là [28], Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.
CLÉONTE.- Comment ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.
MADAME JOURDAIN.- Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis [29] ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.
MADAME JOURDAIN.- Descendons-nous tous deux que [30] de bonne bourgeoisie ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà pas le coup de langue ?
MADAME JOURDAIN.- Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?
MONSIEUR JOURDAIN.- Peste soit de la femme. Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.
MADAME JOURDAIN.- Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre [31], et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux [32] et mal bâti.
NICOLE.- Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne [33] et le plus sot





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN.- Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation ; j'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.- Marquise !

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN.- Hélas, Dieu m'en garde.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN.- C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi, sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous [34], dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous : elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme en un mot qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : "Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi".

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

MADAME JOURDAIN.- Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.- Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE.- Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE.- Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE.- Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.- Ah, ah, ah.

CLÉONTE.- De quoi ris-tu ?

COVIELLE.- D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.- Comment ?

COVIELLE.- L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE.- Quoi donc ?

COVIELLE.- Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle [1] que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme [35] à y jouer son rôle à merveille ; à donner [36] aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.- Mais apprend-moi...

COVIELLE.- Je vais vous instruire de tout ; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.- Que diable est-ce là ! Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher [37] ; et moi, je ne vois rien de si beau, que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

LAQUAIS.- Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.- Hé mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.- Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.- Voilà qui est bien.

DORIMÈNE.- Je ne sais pas, Dorante ; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

maison où je ne connais personne.

DORANTE.- Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler [38], puisque pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE.- Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux [39], que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.- Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aimez plus que ma vie. À quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMÈNE.- Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde, ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.- Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite, ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE.- Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raisons ; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez [40] ; et je ne veux point cela.

DORANTE.- Ah, Madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE.- Je sais ce que je dis ; et entre autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.- Eh, Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.- Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE.- Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.- Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE.- Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.- Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence : et si j'avais aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.- Monsieur Jourdain, en voilà assez ; Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. Bas, à Dorimène. C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE.- Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE.- Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.- Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE.- J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, bas, à M. Jourdain.- Prenez bien garde au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE.- Comment ? gardez-vous-en bien. Cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE.- Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN.- Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE.- J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE.- Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.- C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.- Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE.- Songeons à manger.

LAQUAIS.- Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.- Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède ; après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

Acte 4

SCÈNE I

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMÈNE.— Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique !

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert. Tous se mettent à table.

DORANTE.— Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui, que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles ; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil [1] ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra [2], d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonné [3] de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE.- Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah que voilà de belles mains !

DORIMÈNE.- Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.- Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.- Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous avez trop de bonté...

DORANTE.- Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs qui nous feront [4] la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE.- C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régaler.

MONSIEUR JOURDAIN.- Madame, ce n'est pas...

DORANTE.- Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous diront [5], vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.

PREMIÈRE CHANSON À BOIRE

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.

Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !

Vous, et le vin, vous vous prêtez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,

Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !

Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,

Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,

Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON À BOIRE

Buvons, chers amis, buvons :

Le temps qui fuit nous y convie ;

Profitions de la vie

Autant que nous pouvons :

Quand on a passé l'onde noire,

Adieu le bon vin, nos amours ;

Dépêchons-nous de boire,

On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots

Sur le vrai bonheur de la vie ;





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

Notre philosophie

Le met parmi les pots :

Les biens, le savoir et la gloire,

N'ôtent point les soucis fâcheux ;

Et ce n'est qu'à bien boire

Que l'on peut être heureux [6].

Sus, sus du vin partout, versez, garçons versez,

Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE.- Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE.- Ouais. Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE.- Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE.- Encore !

DORANTE.- Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.- Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE.- Oh je le quitte.

DORANTE.- Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez [7].

DORIMÈNE.- Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.- Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.- Ah, ah, je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas [8], et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

DORANTE.- Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN.- Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

DORANTE.- Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.- Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.- Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises visions de cette extravagante.

DORANTE.- Madame, holà Madame, où courez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Madame. Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. Ah, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN.- Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

On ôte la table.

MADAME JOURDAIN, sortant.- Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE III

COVIELLE, déguisé en voyageur, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE.- Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, Monsieur.

COVIELLE.- Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.- Moi !

COVIELLE.- Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.- Pour me baiser !

COVIELLE.- Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN.- De feu Monsieur mon père !

COVIELLE.- Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.- Comment dites-vous ?

COVIELLE.- Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mon père !

COVIELLE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.- Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.- Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.- Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.- Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.- Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

COVIELLE.- Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.- Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE.- Depuis avoir connu feu Monsieur votre père honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.- Par tout le monde !

COVIELLE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.- Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.- Quelle ?

COVIELLE.- Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Moi ? Non.

COVIELLE.- Comment ! Il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.- Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE.- Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.- Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE.- Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.- Mon gendre, le fils du Grand Turc !

COVIELLE.- Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et après quelques autres discours, il me dit. *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amannah varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire ; "N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien [9] ?"

MONSIEUR JOURDAIN.- Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.- Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : "Ah, me dit-il, *marababa sahem*" ; c'est-à-dire, "Ah que je suis amoureux d'elle !"

MONSIEUR JOURDAIN.- *Marababa sahem* veut dire "Ah que je suis amoureux d'elle" ?

COVIELLE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire, "Ah que je suis amoureux d'elle !" Voilà une langue admirable, que ce turc !

COVIELLE.- Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Cacaracamouchen* ? Non.

COVIELLE.- C'est-à-dire, "Ma chère âme."

MONSIEUR JOURDAIN.- *Cacaracamouchen* veut dire, "ma chère âme" ?

COVIELLE.- Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, "Ma chère âme." Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.- Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN.- *Mamamouchi* ?

COVIELLE.- Oui. *Mamamouchi* : c'est-à-dire en notre langue, paladin [10]. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MONSIEUR JOURDAIN.- Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui, pour lui en faire [11] mes remerciements.

COVIELLE.- Comment ? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.- Il va venir ici ?

COVIELLE.- Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.- Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.- Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE en Turc, avec trois pages portant sa veste [12], MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE déguisé.

CLÉONTE.- *Ambousahim oqui boraf, Iordina salamalequi.*

COVIELLE.- C'est-à-dire : "Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri [13]." Ce sont façons de parler obligantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.- *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE.- *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.*

COVIELLE.- Il dit "que le Ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpents".

MONSIEUR JOURDAIN.- Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.- *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*

CLÉONTE.- *Bel-men.*

COVIELLE.- Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.- Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.- Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.- Ha, ha, ha. Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah, ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.- Ah, ah, Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE.- Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE.- De quoi ris-tu ?

COVIELLE.- D'une chose, Monsieur, qui la mérite bien [14].

DORANTE.- Comment ?

COVIELLE.- Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.- Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entends.

COVIELLE.- Je sais, Monsieur, que la bête [15] vous est connue.

DORANTE.- Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.- Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous contera le reste.

La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois, se fait en dance et en musique, et compose le quatrième intermède.

Le Mufti, quatre Dervis, six tures dansant, six tures musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

LE MUFTI

Se ti sabir,

Ti respondir

Se non sabir

Tazir, tazir.

Mi star Mufti





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

*Ti qui star ti
Non intendir
Tazir, tazir.*

Le Mufti demande en même langue aux Turcs assistants, de quelle religion est le Bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent.

LE MUFTI

*Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e mattina
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbanta, é edar scarcina
Con galera e brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta, etc.*

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles.

LE MUFTI

Star bon Turca Giourdina.

LES TURCS

Hi valla.

LE MUFTI danse et chante ces mots.

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent.

LE MUFTI s'adressant au Bourgeois.

Ti non star furba.

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Non star forfanta ?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI aux Turcs.

Donar turbanta. Donar turbanta.

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonies, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des turcs assistants ; après son invocation il donne au Bourgeois l'épée, et chante ces paroles.

LE MUFTI

Ti star nobile, non star fabola.

Pigliar schiabola.

Puis il se retire.

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

LE MUFTI commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent.

Dara, dara,

bastonara, bastonara.

Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

LE MUFTI

Non tener honta

Questa star l'ultima affronta.

Les Turcs répètent les mêmes vers.

Le Mufti recommence une invocation et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turque.

Acte 5

SCÈNE I

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MADAME JOURDAIN.- Ah mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter [1] ; et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un Mamamouchi !

MADAME JOURDAIN.- Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.- Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.- Quelle bête est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Mamamouchi*, c'est-à-dire en notre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN.- Baladin ! Êtes-vous en âge de danser des ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Quelle ignorante ! Je dis Paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN.- Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Mahameta per Iordina*.

MADAME JOURDAIN.- Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Iordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.- Hé bien quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Voler far un Paladina de Iordina*.

MADAME JOURDAIN.- Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Dar turbanta con galera*.

MADAME JOURDAIN.- Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Per deffender Palestina*.

MADAME JOURDAIN.- Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Dara dara bastonara*.

MADAME JOURDAIN.- Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN.- *Non tener honta questa star l'ultima affronta*.

MADAME JOURDAIN.- Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN danse et chante.- *Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da* [2].

MADAME JOURDAIN.- Hélas, mon Dieu, mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, sortant [3].- Paix, insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN.- Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah, ah, voici justement le reste de notre écu [4]. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

Elle sort.

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.- Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là : et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE.- J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune [5].

DORANTE.- Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE.- J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage [6].

DORANTE.- Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE.- Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.- Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE.- J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE.- Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame, et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque [7].-Monsieur, je vous souhaite la force des serpents, et la prudence des lions.





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

DORIMÈNE.- J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.- Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE.- Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.- La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.- Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait dans sa gloire [8] connaître encore ses amis.

DORIMÈNE.- C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE.- Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.- Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

CLÉONTE, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, etc.

DORANTE.- Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN.- Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites. Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Holà, où diantre est-il allé ? (À Cléonte.) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande signore, grande signore, grande signore* ; et Madame une *granda Dama, granda Dama*. Ahi lui, Monsieur, lui *Mamamouchifrançais*, et Madame *Mamamouchie française*. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.- *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE.- *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN.- Voyez-vous ?

COVIELLE.- Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE.- Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE, etc.

MONSIEUR JOURDAIN.- Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.- Comment, mon père, comme vous voilà fait ! Est-ce une comédie que vous jouez ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.- À moi, mon père !

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui à vous, allons, touchez-lui dans la main [9], et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.- Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.- Je le veux moi, qui suis votre père.

LUCILE.- Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah que de bruit. Allons, vous dis-je. Ça votre main.

LUCILE.- Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (Reconnaissant Cléonte.) il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE DERNIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, etc.

MADAME JOURDAIN.- Comment donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant [10].





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

MONSIEUR JOURDAIN.- Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN.- C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage [11] ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.- Avec le fils du Grand Turc !

MONSIEUR JOURDAIN.- Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN.- Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE.- Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

MADAME JOURDAIN.- Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.- C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN.- Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.- C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages [12] .

MADAME JOURDAIN.- Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.- Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.- Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.- Sans doute.

MADAME JOURDAIN.- Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE.- Que ne fait-on pas pour être grand'dame ?

MADAME JOURDAIN.- Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.- Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah que de bruit.

LUCILE.- Ma mère.

MADAME JOURDAIN.- Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.- Quoi, vous la querellez, de ce qu'elle m'obéit ?

MADAME JOURDAIN.- Oui, elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.- Madame...

MADAME JOURDAIN.- Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.- Un mot.

MADAME JOURDAIN.- Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à M. Jourdain.- Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.- Je n'y consentirai point.

COVIELLE.- Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.- Non.

MONSIEUR JOURDAIN.- Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN.- Non, je ne veux pas écouter [13] .

MONSIEUR JOURDAIN.- Il vous dira...

MADAME JOURDAIN.- Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.- Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

COVIELLE.- Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.- Hé bien, quoi ?

COVIELLE, à part.- Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

MADAME JOURDAIN.- Ah, ah.

COVIELLE.- Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

MADAME JOURDAIN.- Ah comme cela, je me rends.

COVIELLE.- Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN.- Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.- Ah voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.- Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE.- C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier Madame, et moi.

MADAME JOURDAIN.- Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est pour lui faire accroire.

DORANTE.- Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN.- Bon, bon. Qu'on aille vite quérir le notaire [14] .





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

DORANTE.- Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN.- C'est fort bien avisé, allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.- Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN.- Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.- Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome [15].

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.

PREMIÈRE ENTRÉE

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois Importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en musique demandent des livres.

TOUS

*À moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur,
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.*

HOMME DU BEL AIR

*Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les dames vous en prient.*

AUTRE HOMME DU BEL AIR

*Holà ! Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.*

FEMME DU BEL AIR

*Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites,
On sait peu rendre honneur céans.*

AUTRE FEMME DU BEL AIR

*Ils n'ont des livres et des bancs,
Que pour Mesdames les grisettes.*

GASCON

*Aho ! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille,
J'ai déjà lé poumon usé,
Bous boyez qué chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains dé la canaille,
Cé qui m'est par bous refusé.*

AUTRE GASCON

*Eh cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être ;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordy, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connaître.*

LE SUISSE

*Mon'-sieur le donneur de papier,
Que veul dir sti façon de fifre,
Moy l'écorchair tout mon gosieir
À crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre ;
Pardy, mon foi, Mon'-sieur, je pense fous l'être ifre.*

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

*De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de Lantriguet :
De tout ceci, franc et net*





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

*Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.
VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE
Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.*

*Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.
HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR
Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel chaos !
Quel mélange !*

*Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel désordre !
Quel embarras !
On y sèche.*

L'on n'y tient pas. GASCON Bentré jé suis à vout. AUTRE GASCON J'enrage, Diou mé damne. SUISSE Ah que ly faire saif dans sty sal de cians. GASCON Jé murs. AUTRE GASCON Jé perds la tramontane. SUISSE Mon foi ! moi le foudrais être hors de dedans.

*VIEUX BOURGEOIS BABILLARD
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas :
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras :
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
À ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.*

*VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis ;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la Halle ;
Si jamais je reviens à semblable régale,*





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

*Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.*

TOUS

*À moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.*

SECONDE ENTRÉE

Les trois Importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

TROIS ESPAGNOLS chantent.

Sé que me muero de amor,

Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer

De tan buen ayre adolezco

Que es mas de lo que padezco

Lo que quiero padecer

Y no pudiendo exceder

A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,

Y solicito el dolor.

Lisonxame la suerte

Con piedad tan advertida,

Que me assegura la vida

En el riesgo de la muerte

Vivir de su golpe fuerte

Es de mi salud primor.

Sé que, etc.

Six Espagnols dansent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS

Ay ! que locura, con tanto rigor

Quexarse de Amor

Del niño bonito

Que todo es dulçura

Ay que locura,

Ay que locura.

ESPAGNOL, chantant.

El dolor solícita

El que al dolor se da

Y nadie de amor muere

Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS

Dulce muerte es el amor

Con correspondencia yqual,

Y si esta gozamos o

Porque la quieres turbar ?

UN ESPAGNOL

Alegrese enamorado

Y tome mi parecer

Que en esto de querer

Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ensemble.

Vaya, vaya de fiestas,

Vaya de vayle,

Alegria, alegria, alegria,

Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIÈME ENTRÉE

ITALIENS

UNE MUSICIENNE ITALIENNE

fait le premier récit, dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno

Contro amor mi ribella,





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

*Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.
Ma si caro è l mio tormento
Dolce è sí la piaga mia,
Ch'il penare è l mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quanto amor è più vivace.*

Après l'air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un Musicien italien se joint à la Musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN

*Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'Amor nella scola
Si coglie il momento.*

LA MUSICIENNE

*Insin che florida
Ride l'età
Che pur tropp' orrida
Da noi sen và.*

TOUS DEUX

*Sù cantiamo,
Sù godiamo
Né bei dì di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.*

MUSICIEN

*Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga
Felice la pena.*

MUSICIENNE

*Ma poiche frigida
Lingue l'età,
Pù l'alma rigida
Fiamme non ha.*

TOUS DEUX

Sù cantiamo, etc.

Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

PREMIER MENUET

DEUX MUSIENS POITEVINS

dansent, et chantent les paroles qui suivent.

*Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages,
Ah ! que le Ciel donne un beau jour.*

AUTRE MUSICIEN

*Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :*

*Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour*

Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET

TOUS DEUX ensemble.

*Vois ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux*





Bourgeois gentilhomme de Molière (1670)

*Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.*

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes, et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

*Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux, n'en ont point de plus doux.*



Les écrivains au programme



GUY DE MAUPASSANT (1850-1893)

*Né au Château de Miromesnil le 05 août 1850
Décédé à Paris le 06 juillet 1893*



THEOPHILE GAUTIER (1811-1872)

*Né à Tarbes le 31 août 1811
Décédé à Neuilly-sur-Seine le 23 octobre 1872.*

MOLIERE (1622-1673)

*Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris le 15 janvier en 1622.
Décédé à Paris le 17 février en 1673, atteint d'une crise de tuberculose.*

